

La Petite Pièce Hexagonale

Yôko Ogawa

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

YOKO OGAWA LA PETITE PIÈCE HEXAGONALE



RÉCIT TRADUIT DU JAPONAIS PAR ROSE-MARIE MAKINO-FAYOLLE



DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

La piscine, 1995.

Les abeilles, 1995. La grossesse, 1997.

La piscine / les abeilles / la grossesse, Babel n° 351, 1998.

Le réfectoire un soir et une piscine sous la pluie suivi de un thé qui
ne refroidit pas, 1998.

L'annuaire, 1999 ; Babel n° 442, 2000.

Hôtel Iris, 2000 ; Babel n° 531, 2002.

Parfum de glace, 2002 ; Babel n° 643, 2004.

Une parfaite chambre de malade, 2003.

Le musée du silence, 2003.

Tristes revanches, 2004.

YOKO OGAWA

La petite pièce hexagonale

récit traduit du japonais par Rose-Marie Makino-
Fayolle

Titre original : Rokukakukei no koheya

© ACTES SUD, 2004 pour la traduction française ISBN
2-7427-4937-3

I

J'ai beau y réfléchir, je me demande encore par quel miracle je me suis aperçue de son existence. Elle était assise sur le canapé du vestiaire. Son apparence n'était pas particulièrement remarquable, elle ne parlait pas d'une voix forte au point de lasser tout le monde, et ne ressemblait à personne que j'aurais pu connaître. Elle était simplement assise là, silencieuse, tête baissée.

Je me suis changée rapidement comme d'habitude, puis, après avoir mis du rouge sur mes lèvres et peigné mes cheveux, me suis apprêtée à passer devant le canapé sans rien dire. Cela n'aurait pas dû poser de problème. Et pourtant, je me suis arrêtée à son niveau.

Je me demande ce qui m'a pris. Parfois il me vient un instant, comme une crise, de curiosité extrême, mais en général je ne vais pas plus loin.

C'était un samedi. Ceux qui avaient terminé l'entraînement du matin, ajoutés à ceux qui arrivaient pour l'après-midi, encombraient le vestiaire. L'endroit était saturé d'un mélange de brouhaha, de vapeur et de ronronnement des séchoirs. J'avais roulé en boule mon maillot mouillé enveloppé dans ma serviette, je le fourrais maintenant dans mon sac. J'étais très pressée parce que j'avais rendez-vous avec mon ami pour déjeuner.

— Excusez-moi, Midori, je vous fais toujours attendre. J'ai presque terminé, voyez-vous. Encore un peu de patience, disait une femme qui paraissait bavarder, tout en se séchant les cheveux devant le miroir. Je me demande pourquoi je suis si lente. Je vous embête tout le temps. Vous devez en avoir assez de m'attendre. Voilà, c'est bon pour les cheveux. Après, il ne me reste plus que le maquillage. Je me dépêche, voyez-vous. Excusez-moi, vraiment.

Je mis mon manteau et, en le boutonnant, jetai un coup d'œil discret dans sa direction. C'était une vieille dame, grande et bien en chair. Elle faisait attendre quelqu'un et n'avait pas l'air de vouloir se dépêcher. Elle n'en finissait pas de tirer à grands coups de brosse sur sa chevelure permanente, manifestement impossible à coiffer, et lorsque enfin elle éteignit le séchoir, elle entreprit d'aligner devant elle toute une série de petits flacons qu'elle venait de sortir de sa trousse à maquillage.

On trouve partout ce genre de personnalité, qui ne change pas son rythme quoi qu'il advienne, insensible à l'embarras qu'elle cause aux

autres. Tout en prodiguant ses excuses alentour, elle n'en pense rien à l'intérieur.

Comme on pouvait s'y attendre, elle prit tout son temps pour se maquiller. Après avoir examiné pendant un moment le reflet de son visage dans le miroir, elle déboucha tranquillement un flacon, étala de la crème partout et commença son massage. Pendant tout ce temps, elle ne cessa pas de s'excuser.

L'heure de mon rendez-vous approchait. Je pris mon sac sur l'épaule, fermai mon casier. À ce moment-là, mon regard dévia brusquement vers le sofa qui se trouvait dans le coin de la pièce. Là où Midori était assise.

Bien sûr, elle ne portait pas de badge à son nom. Néanmoins, j'étais persuadée que c'était elle. Cette malheureuse Midori que sa compagne faisait attendre, qui perdait son temps à cet endroit.

Mais Midori ne paraissait pas plus ennuyée que cela. Son passage dans le sauna avait laissé du rouge à ses joues, sur son visage nu. Elle n'avait même pas mis de fond de teint. Ses cheveux attachés en queue de cheval étaient encore humides. Elle était habillée d'un simple pantalon et d'un sweater torsadé dont le tricot commençait à se relâcher aux poignets. Elle paraissait dix ans de moins que l'autre femme, mais elle ne donnait certainement pas le sentiment d'être jeune. L'impressionnante banalité qui émanait de son corps tout entier gommait son âge, ses goûts et sa personnalité, tous ces éléments qui permettent de juger une personne lors d'une première rencontre.

Elle ne paraissait pas plus aimable qu'ennuyée. C'était à se demander si elle avait entendu les remarques de l'autre femme, car elle ne montrait aucune mauvaise humeur, sans pour autant arborer un visage souriant qui aurait montré sa volonté de lui laisser prendre tout son temps sans se préoccuper d'elle. Elle se contentait d'attendre, l'air vague, les deux mains posées sur ses genoux, à détailler les taches sur le sofa. Elle aurait pu tout aussi bien ne penser à rien, ou réfléchir à des questions très éloignées du vestiaire du club de sport, comme les contradictions des alibis du roman policier qu'elle avait lu la veille ou les différentes manières de décoder les gènes humains.

Pendant ce temps-là, la vieille dame continuait à se maquiller avec soin. Quelle était donc leur relation ? La différence d'âge n'était pas assez grande pour une mère et sa fille, elles étaient trop distantes pour être amies. Je glissai la clé de mon casier dans ma poche, passai derrière les lavabos surmontés de miroirs, me retrouvai debout à côté du sofa. La porte était à ma gauche. Il ne me restait plus beaucoup de temps. Même si je partais tout de suite et courais jusqu'à la gare, je n'étais pas sûre d'arriver à l'heure à mon rendez-vous.

— Ça fait longtemps que vous fréquentez ce club ?

Lorsque je retrouvai mes esprits, j'étais assise à côté de Midori, en train de lui poser cette question.

Alors qu'elle venait soudain d'être approchée par une inconnue, elle ne montrait aucun signe d'hésitation ni de tension.

— Non. Euh... cela fait environ quatre semaines que je suis inscrite, me répondit-elle poliment.

— Ah bon ? Alors vous êtes un peu plus ancienne que moi. Je ne le suis que depuis dix jours.

— Ancienne, c'est un peu exagéré. Je ne suis pas aussi assidue que ça.

Le silence se prolongea un moment. Je poussai mon sac sous la table basse, puis recroisai les jambes en me rasseyant plus profondément. Mon attitude m'étonnait. Pourquoi est-ce que je m'attardais de cette façon ? Cela n'avait aucun sens. Mon ami était ponctuel. En général, il arrivait dix minutes avant l'heure. De plus, nous étions à cette étrange période de l'amitié sur le point de s'épanouir en amour. C'était évident qu'il était bien plus important pour moi de déjeuner avec lui plutôt que de bavarder avec elle. Je me le répétais sans arrêt en moi-même. Mais mon corps, à l'évidence, ne faisait rien pour quitter le sofa.

À l'observer de plus près, la simplicité de Midori se remarquait encore plus. Sans bijoux, les lobes de ses oreilles, son cou et ses doigts étaient nus à faire peur et l'on ne remarquait aucune particularité sur son visage. La forme de ses sourcils, de ses pommettes, de ses paupières, de ses lèvres, celle de ses épaules, de ses hanches ou de ses chevilles, bref de toutes les parties de son corps, était aussi simple que sur un dessin au pastel réalisé par un enfant de maternelle.

— Vous êtes amies ? lui demandai-je enfin en jetant un coup d'œil à la femme qui venait de finir de mettre son fond de teint et s'attaquait à l'ombre à paupières.

— Pas vraiment. Nous avons fait connaissance la dernière fois. Comme nous habitons dans la même direction, nous rentrons ensemble, répondit Midori, légèrement voûtée.

Je ne savais pas très bien si elle était contente d'avoir trouvé la personne idéale pour bavarder afin de tromper l'ennui de l'attente ou si elle était ennuyée d'être dérangée alors qu'elle était seule, toujours est-il que je continuai sans y prêter attention.

— Où habitez-vous ?

— Près du stade, sur la route de la zone industrielle qui va vers les terrains remblayés.

— Ah, mais alors, vous n'êtes pas très loin de mon immeuble. C'est celui qui se trouve avant le jardin public, en prenant à l'ouest au

carrefour de la clinique de chirurgie esthétique. Vous voyez ?

— C'est que je viens tout juste d'emménager... Et en plus, je n'ai aucun sens de l'orientation.

Midori leva les yeux en souriant. Son sourire fut discret, avec le coin des yeux qui tremblait. Ses joues étaient luisantes.

C'était bizarre de parler ainsi avec quelqu'un que je ne connaissais pas du tout. Je n'avais encore jamais adressé la parole à qui que ce soit depuis mon inscription au club. Je nageais seule en silence et, après avoir pris ma douche, je rentrais sans même boire un thé dans le hall. Je n'avais aucunement l'intention de me faire des amis en ce lieu. D'ailleurs, je n'étais pas du genre à lier facilement connaissance avec n'importe qui. Vis-à-vis des autres, j'étais toujours très réservée, plutôt méfiante.

En tout cas, par la découverte de Midori, le cours de ma conscience prit une inflexion bizarre.

— Vous aimez nager ?

Les questions se déversaient continuellement de ma bouche. En réalité, peut-être n'avais-je pas très envie de connaître les réponses, mais voulais-je seulement rester près d'elle le plus longtemps possible afin d'essayer de sentir la réalité de ce qui troublait ma conscience.

— Non. Ce que je fais n'entre pas dans le domaine de la natation. Je me contente de barboter. C'est elle qui m'y a entraînée de force, si bien que je l'accompagne, c'est tout.

— Ah bon ? C'est vrai que c'est ennuyeux de commencer seule quelque chose de nouveau.

À ce moment-là, on entendit encore une fois la femme élever la voix.

— Midori, vous m'excusez, n'est-ce pas ? Je me demande combien de temps je vous ai fait attendre. C'est que vous êtes tellement rapide à vous préparer. Au point que j'aimerais que vous m'appreniez comment faire aussi vite. Encore un peu, hein ? Un tout petit peu, vraiment.

Comme si elle voulait tenir tête au bruit des séchoirs alentour, sa voix se répercutait dans tout le vestiaire. Midori se contenta encore de cligner des yeux plusieurs fois sans faire de réponse particulière. Elle n'était pas indifférente au point de l'ignorer, mais elle ne se laissait pas embobiner non plus.

Je me demandais quelle pouvait être la silhouette de Midori en maillot de bain. J'essayais de me la figurer. Elle avait une forte poitrine qui tombait un peu, et un excédent de chair qui faisait trois bourrelets au niveau du ventre. Sa peau, comme ses joues, était rouge et luisante. Dans l'eau, elle devait être encore plus veloutée.

Seulement, elle avait des durillons sur le dessus des pieds à force de s'asseoir à la japonaise et ses talons étaient craquelés. On n'aurait sans doute pas pu imaginer plus sobre maillot de bain que le sien. Il devait ressembler au modèle de base que l'on place sur un mannequin dans les usines spécialisées. Elle marchait un peu voûtée dans un coin au bord de la piscine, et s'immergeait lentement sans faire de bruit près du couloir numéro un. Pendant ce temps-là, l'autre femme avait déjà commencé à nager sans se préoccuper d'elle, sans même se retourner. Après avoir mouillé une ou deux fois son visage, Midori tirait sur le bord de son bonnet pour vérifier si ses cheveux qu'elle avait enroulés étaient bien protégés...

Que se passait-il avec moi ? Je n'étais pas du genre à me distraire en imaginant une femme en maillot de bain. Je souris gauchement. On aurait dit une petite fille amoureuse se demandant si la poitrine d'un homme sous sa chemise était grande et dure, et quel effet ça faisait de s'y appuyer. Une petite fille troublée à l'idée de savoir comment ses mains réagiraient, et quel endroit elles toucheraient.

— Est-ce que je vous reverrai ? murmurai-je.

— Bien sûr, répondit Midori en tripotant un fil de la couture du sofa qui s'effilochait.

— Les jours où vous venez nager sont toujours les mêmes ?

— Ce n'est pas fixe, parce que je m'adapte à son emploi du temps. Entre les répétitions de la chorale, les cours de peinture à l'huile, le salon de massage et les rendez-vous chez le dentiste, elle est très prise, vous savez.

— Vous devriez venir seule, ce serait bien.

— Non. Je l'accompagne, c'est comme ça.

À ce moment-là arriva l'autre femme qui était enfin prête.

— Allons, allons, Midori. Excusez-moi. Je n'arrivais pas à dessiner mes sourcils comme je le voulais et ça m'a pris du temps. Eh bien, allons-y, dit-elle en arquant ses sourcils nettement trop noirs avant de sortir à grandes enjambées sans même me remarquer.

Midori attrapa précipitamment son sac et la suivit, non sans avoir trébuché sur un des pieds du sofa. En un instant, elles avaient toutes les deux disparu.

Je restai un moment sans bouger. Je regardais l'endroit que Midori venait de quitter. Il s'agissait d'un sofa bon marché, qui n'avait rien de particulier. Mais il restait une certaine tension dans l'air à l'endroit où Midori s'était assise.

II

J'avais commencé à fréquenter la piscine du club de sport à l'occasion d'un mal de dos. Un matin en me réveillant, j'avais senti une douleur intense au niveau de la colonne vertébrale. Au point que je m'étais demandé comment j'avais pu dormir quand même. La veille encore, il n'y avait aucun signe avant-coureur. J'avais l'impression qu'un bloc de douleur était soudain tombé du ciel pour s'incruster dans mon dos.

— Il n'y a rien d'anormal au niveau des os, avait lancé le médecin orthopédiste. Vous avez dû faire un faux mouvement et vous blesser les muscles qui soutiennent les vertèbres.

En face de lui étaient accrochées les radiographies des os de mon dos.

— Quel genre de travail faites-vous ?

— Du secrétariat médical à l'hôpital universitaire, je suis pratiquement toujours assise. Je transporte aussi de lourdes piles de fiches, de photocopiés ou de copies d'examen.

— Ça, ce n'est pas bon. Le plus dangereux c'est de garder longtemps la même position puis de forcer brusquement dans des attitudes qui ne sont pas naturelles. La colonne vertébrale, voyez-vous, est formée de tous ces petits os reliés les uns aux autres par les disques intervertébraux qui jouent le rôle de coussin. Et les muscles viennent entourer le tout. Depuis les temps anciens où l'homme a commencé à marcher sur ses deux jambes, cet endroit n'a pas cessé de supporter une charge trop lourde.

Le médecin prit la maquette qui se trouvait sur son bureau et commença ses explications. Ce fut un discours long et ennuyeux. La maquette était en résine couleur de lait, et chaque fois qu'il la manipulait, elle émettait un grincement désagréable. J'avais l'impression que ce bruit provenait du fond de mon corps, ce qui exacerbait ma douleur. J'étais tellement occupée à détourner mes nerfs de ce bruit que je ne comprenais pas la moitié de ses explications.

— Bref, vous voyez...

Il reposa enfin sa maquette.

— ... la seule chose qui compte, pendant un certain temps, c'est la chaleur et le repos. La position allongée est la plus confortable. Et

quand vous sentirez que la douleur diminue, il faudra faire de la natation pour fortifier les muscles et les assouplir. Voulez-vous que je vous indique un bon club de sport ? Il en existe un qui est en contrat avec la clinique. Ils verront votre fiche et vous organiseront un programme en fonction de vos besoins. Et avec le tampon de la clinique, vous aurez droit à une réduction de vingt pour cent sur l'inscription. Qu'en dites-vous ? C'est avantageux, n'est-ce pas ?

Et sans attendre ma réponse, il sortit de son tiroir quelque chose qui ressemblait à un bulletin d'inscription, qu'il commença à remplir. Et pour finir, il y appliqua avec force le tampon carré de la clinique.

En réalité, je n'avais pas du tout envie de faire de la natation. Je n'étais pas très douée, j'avais oublié où j'avais rangé le maillot de bain que j'avais autrefois, et ça m'ennuyait de devoir sécher chaque fois mes cheveux mouillés. Mais comme je n'étais même pas suffisamment en forme pour refuser, je glissai en silence le bulletin dans mon sac.

Finalement, il fut décidé que je viendrais régulièrement à la clinique pour des séances d'étirement. La table de manipulation était d'une forme étrange. On aurait dit un instrument de torture de l'Europe du Moyen Âge, un matériel de théâtre en plein air d'avant-garde, ou un dispositif d'incubation pour les œufs d'un oiseau d'espèce protégée.

Tout d'abord, le corps était ceint d'un corset d'où pendaient un grand nombre de crochets métalliques. Dès que l'on s'était allongé sur le lit dans un cliquetis, l'infirmière arrivait pour attacher les poignets et les chevilles avec une ceinture. Comme elle serrait de toutes ses forces afin qu'il ne reste même pas un espace d'un millimètre, j'avais l'impression de recevoir un châtiment. Les crochets du corset étaient fixés à une poulie avec un cadran qui permettait d'en régler la force. J'avais commencé à quinze kilos, puis on avait augmenté d'un kilo par jour et maintenant j'étais arrivée à trente-deux, le maximum.

À la fin, l'infirmière déposait une solide couverture métallique sur ma poitrine et quittait la pièce après avoir appuyé sur un bouton rouge.

Sous mon dos il y avait alors un bruit continu de glouglou comme de l'eau qui bout et c'était très chaud. À tel point que je me demandais toujours si j'arriverais à le supporter. Je voulais essayer de demander de baisser la température, mais comme les infirmières, toutes très occupées, manifestaient régulièrement leur mauvaise humeur, je n'osais jamais. Et je finissais toujours par l'endurer jusqu'à la fin.

L'instant que je redoutais le plus était celui où la poulie se mettait en marche. J'imaginai, alors qu'il n'y avait aucune raison à cela, ce qui se passerait si la traction opérée sur mon bassin ne s'arrêtait pas. J'avais vraiment l'impression d'être à la torture. Le supplice du feu et

de la roue.

La poulie tirait lentement sur les crochets. La ceinture s'incrustait dans mes flancs, le corset appuyait sur mes reins. La machine grinçait çà et là comme si elle était mal entretenue. La force augmentait de plus en plus. Je cherchais en vain à l'intérieur de mon corps un endroit libre. La couverture m'immobilisait, je ne pouvais même pas cligner des yeux. Et pendant ce temps-là, l'eau continuait à bouillir.

Alors je me résignais à fermer les yeux. Je sentais bien que ma colonne vertébrale s'étirait. Les fibres musculaires se déchiraient, les ligaments se contractaient, les disques intervertébraux ressortaient, la moelle coulait et finalement mon squelette se désintégrait en mille morceaux. Les os, comme les perles d'un collier cassé, s'éparpillaient sur le sol. Leur bruit sec, la sensation d'éclatement se distinguaient nettement. Le pire, c'est que ce n'était pas désagréable. C'était même presque extatique. Je trouvais amusante l'idée de pouvoir ramasser les os de ma colonne vertébrale en miettes, vérifier qu'ils étaient chauds, sentir leur odeur, les regarder en transparence à travers la lumière.

Encore un peu. Quand la poulie aurait progressé de quelques centimètres, tout ce qui arrimait mon corps se détacherait.

Encore un peu. Un tout petit peu. Je serrais fort les paupières en attendant cet instant-là.

Mais au moment limite où je ne pouvais plus le supporter, la poulie se mettait à tourner dans l'autre sens. Les ferrures se relâchaient, le grincement s'arrêtait. Et cela se répétait pendant vingt minutes.

Quand on m'enlevait la couverture, je promenais mon regard sur mon corps. Mes bras, mes jambes, mes reins et mon dos étaient solidement arrimés. Rien n'était relâché, rien n'était dispersé. C'était comme si j'étais enfermée de telle sorte que je ne puisse pas m'enfuir. Et je devenais un peu triste.

Ce jour-là, je fus quarante-cinq minutes en retard à mon rendez-vous. Mon ami avait attendu cinquante-cinq minutes en se gelant sur le banc de la fontaine devant la gare. En plus, le service de midi du restaurant où nous avions réservé étant terminé, nous fûmes dans l'impossibilité d'y manger. Nous courûmes tous les deux, mais le panneau CLOSED était accroché à la porte.

Il n'était pas du genre à me faire des reproches pour cela. Il était poli et patient. Et nous n'étions pas non plus suffisamment proches pour nous affronter sans aucune retenue.

— Ne t'inquiète pas. Puisque c'était un imprévu, me dit-il pour me consoler.

Je lui avais menti en lui expliquant que j'étais en retard parce que j'étais venue en aide à une femme qui s'était évanouie dans le train.

— Excuse-moi.

Je ne pouvais rien lui dire d'autre.

— Tu n'as pas à t'excuser. Puisque tu es venue en aide à quelqu'un. Peut-être que si nous avions mangé dans ce restaurant nous aurions été victimes d'une intoxication alimentaire. C'était certainement un signe pour nous empêcher de manger là aujourd'hui. Allez viens, on va déjeuner ailleurs.

Il essayait de tirer le meilleur parti de la situation.

Mais au restaurant où nous étions entrés au petit bonheur, les tables étaient graisseuses, le serveur peu aimable et la cuisine si peu appétissante qu'elle aurait vraiment pu nous intoxiquer. La viande était desséchée et à moitié froide, et les pommes de terre qui l'accompagnaient avaient des germes. Au fur et à mesure que nous mangions, nous avons parlé de moins en moins, et pour finir nous avons passé notre temps à étaler dans notre assiette les restes de nourriture dont nous ne savions que faire.

Pourtant, il avait essayé d'éviter que la mauvaise qualité de la cuisine n'augmente notre mauvaise humeur en proposant toutes sortes de sujets de conversation : le traitement de mon dos, ses prévisions pour les élections, les réactions à l'ouverture de l'aquarium, des médisances sur une star de cinéma aperçue en ville. Alors qu'il faisait son possible, je n'arrivais pas à me sentir concernée. Je n'avais pas l'énergie de lui montrer suffisamment de gentillesse pour le récompenser de ses efforts. De plus, mon dos recommençait à me faire souffrir.

Le regard baissé vers la corbeille de fleurs artificielles d'assez mauvais goût qui ornait la table, je n'avais cessé de penser à Midori, tout en acquiesçant au mieux.

Depuis, il ne m'avait plus recontactée. Il avait beau être sincère, sans doute finalement avait-il été affecté d'avoir été forcé de manger une cuisine aussi épouvantable après m'avoir attendue aussi longtemps. Peut-être que, n'étant pas dupe de mon mensonge, il me méprisait. En tout cas, puisque tout était de ma faute, il n'y avait rien à faire.

Je l'aimais bien, et je m'imaginais même comme ce serait plaisant si nous devions devenir amants, mais maintenant que c'était fini, je ne le regrettais pas tant que ça. D'ailleurs, si j'avais dû le regretter, je n'aurais sans doute pas remarqué Midori la première fois.

La deuxième fois que je la vis, c'était dans la piscine. Je nageais sur le dos dans le couloir numéro un. Le cours de préparation à l'accouchement débutait, et des femmes au ventre rebondi entraient l'une après l'autre dans le couloir du milieu. La rondeur du ventre

différait selon le caractère de chaque grossesse. C'était normal que leur taille soit différente, mais certains pendaient comme une poire dans la continuité de la poitrine, tandis que d'autres étaient gonflés sur les côtés, et que d'autres encore avaient une jolie forme sphérique comme s'ils avaient été dessinés au compas, il y en avait de toutes les sortes, qui de surcroît paraissaient mous ou durs. J'étais en train d'observer les femmes enceintes d'un regard oblique lorsque je la remarquai derrière elles.

Sa silhouette en maillot de bain était tellement conforme à ce que je m'étais imaginé qu'un sourire monta naturellement à mes lèvres. Sa corpulence, la couleur de sa peau et la forme de son maillot ne trahissaient pas mon imagination. Seul son bonnet de bain était incroyablement bizarre.

Il était en nylon blanc comme ceux qui sont en vente partout, mais avec un petit pompon rose au sommet. Il y en a souvent sur les bonnets de ski, mais j'avais des doutes quant à l'opportunité de cet ornement pour un bonnet de bain. Sa tête se remarquait même de loin et elle donnait une impression particulière sur ce qu'il y avait autour. En regardant mieux, il me semblait que le pompon devait être en laine. Il avait déteint en rose pâle sur le sommet du bonnet.

Pour être exacte, elle ne nageait pas. Comme elle l'avait dit lors de notre première rencontre, elle se contentait de barboter. Sous la borne de départ du couloir numéro six, elle prit une grande inspiration qui gonfla ses joues et, après un instant où seuls ses yeux étaient tournés vers le plafond, s'immergea dans l'eau en s'accroupissant sur place. Elle ne glissa pas en douceur, mais s'enfonça mollement comme si elle était la proie de quelque mollusque, poulpe ou méduse. À la place, de l'écume remonta à la surface en bouillonnant.

On n'avait pas besoin de la voir pour imaginer la position qu'elle pouvait avoir sous l'eau. Les yeux fermés, le visage grimaçant, elle agitait ses bras d'une manière désordonnée tout en donnant des coups de pied au fond du bassin. Des bulles d'air refluaient douloureusement de chaque côté de ses lèvres. On ne savait pas très bien si elle voulait remonter à la surface ou s'enfoncer encore plus profondément tant ses bras et ses jambes remuaient à tort et à travers en faisant fi de toute notion d'équilibre.

La piscine était pleine de monde, mais il n'y avait personne autour d'elle comme si l'espace y avait été découpé aux ciseaux. Tous, ayant deviné l'étrange atmosphère distillée par cette femme qui se débattait maladroitement, pensaient-ils qu'il était plus sage de ne pas s'en approcher ? Je cherchai la vieille dame que j'avais vue avec elle dans le vestiaire, mais ne la trouvai pas. Les femmes enceintes commençaient leur séance de gymnastique aquatique en rythme sur

une musique pleine d'entrain. Elles bougeaient toutes ensemble et la surface de l'eau ondulait. Personne ne prêtait attention à Midori. Dans la vaste piscine, j'étais la seule à la regarder. Même moi, je le sentais très nettement.

Contre toute attente, Midori resta assez longtemps sous l'eau. Au moment où je commençais à me demander avec inquiétude si elle ne se noyait pas, elle ressortit enfin subitement. Des gouttes tombaient de son menton, de sa poitrine et aussi du pompon de son bonnet. Elle inspira profondément, la bouche toute ronde, avant de secouer plusieurs fois la tête. Elle avait gardé les yeux fermés, comme si la moindre goutte lui était insupportable. Ses deux mains libres s'agitaient d'une manière incertaine, comme si elles tentaient de se raccrocher à l'espace.

À ce moment-là, les femmes enceintes, faisant tourner leurs bras avec encore plus de force, se mirent à agiter les jambes. La vague arriva jusqu'au couloir numéro six. Midori se pencha en avant et s'agrippa à la corde. Elle ouvrit craintivement les yeux, soupira exagérément. Le pompon tremblait. On aurait dit que c'était là le signe particulier de son identité.

III

Le soir, Michio était venu. Je sortais du bain et traînais sur mon lit à écouter la radio lorsque le carillon résonna dans l'entrée. Comme j'avais un mauvais pressentiment, je décidai de baisser le volume de la radio et d'attendre un moment sans répondre. Mais le carillon reprit de plus belle après un instant d'hésitation.

A travers l'œilleton, je découvris Michio debout. La ceinture de son manteau marron serrée au maximum, son écharpe enroulée deux fois autour du cou.

— Excuse-moi, à cette heure-ci, brusquement...

Il semblait persuadé que j'allais ouvrir.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? questionnai-je à voix basse en collant ma bouche à l'interstice de la porte.

— Rien, c'est que, euh... J'ai quelque chose pour toi.

— Pour moi ?

— Oui. Ce n'est pas très important, mais ça me préoccupe.

— Il me semble qu'il ne doit plus rien y avoir entre nous.

— Oui, peut-être. C'est vraiment quelque chose d'idiot, tu sais.

— Et c'est pour quelque chose d'idiot que tu t'es déplacé exprès jusqu'ici ?

— Non, pas exprès. Je rentre du travail. J'ai seulement fait un petit détour.

Ses réponses déplacées, humiliantes, et qui en plus avaient l'air sincères, commençaient à m'agacer. C'était le sentiment que j'avais éprouvé ces derniers mois à chacune de nos rencontres.

Nous avions fait connaissance à l'université dans laquelle nous travaillions, et après une relation de deux ans, nous avions rompu à la suite de quelques mois de confusion. J'insistais pour que nous nous séparions, tandis qu'il faisait son possible pour rétablir les choses. Nous avions discuté à plusieurs reprises, ce qui nous amenait invariablement à la même conclusion, si bien qu'à bout d'arguments, nous en étions réduits à nous revoir, ce qui nous conduisait inévitablement à la dispute. Je me mettais en colère, il s'excusait, ça me fatiguait, il se lamentait. Et ainsi de suite.

C'était environ un mois et demi plus tôt que, passablement épuisés par cette querelle, nous avions décidé d'y mettre un point final,

puisque décidément ça n'allait plus entre nous. Finalement, cette période troublée paraissait avoir existé uniquement pour me permettre de le détester un peu plus.

— Va-t'en s'il te plaît, lui dis-je.

— Ce n'est pas aussi important que tu le crois. Je n'ai pas l'intention, à présent, d'essayer de revenir en arrière.

— Tu me déranges.

J'avais parlé si froidement que j'en avais des frissons.

— Je ne veux pas te mettre dans l'embarras. Je n'entrerais pas et je repartirai aussitôt. J'en ai pour trente secondes. Tu ne veux vraiment pas ouvrir ?

Il se mit à frapper contre la porte.

Après avoir réfléchi un instant, je tournai la clé dans la serrure. Pas parce que j'avais pitié de lui qui attendait dans le froid du passage, ni bien sûr parce que je voulais voir son visage, mais parce que je pensais que si cela devait se terminer en trente secondes, je m'en débarrasserais plus rapidement en ouvrant la porte qu'en continuant à l'ignorer.

— Excuse-moi, hein ?

Souriant d'un air soulagé, il attrapa la poignée et voulut entrer. Il y eut un bruit violent à faire tinter les oreilles, et le bout de sa chaussure droite se glissa dans l'entrebâillement de la porte. La chaîne étant mise, elle ne s'était ouverte que d'une dizaine de centimètres. Il aperçut alors la chaîne tendue, son sourire s'effaça et il poussa un profond soupir.

— Ça fait déjà dix secondes.

J'étais à moitié cachée derrière la porte, car je n'avais pas envie qu'il me voie en tenue négligée, sortant du bain.

— Ah, c'est vrai. Je t'explique en vitesse.

Il fit semblant de se dépêcher et tira une sorte de petit sac de la poche de son manteau.

— Je voulais te rendre ça. Je l'ai trouvé hier au fond d'une étagère en faisant le ménage dans le cabinet de toilette. Je pensais que tu avais emporté toutes tes affaires, mais il en restait. Je ne pouvais pas le garder indéfiniment, ni prendre la liberté de m'en débarrasser...

Il le tenait entre ses mains comme s'il s'agissait de quelque chose de très précieux.

C'était une trousse à maquillage. Je l'avais bien laissée chez lui. Sans valeur, offerte en prime il y a longtemps par une marque de cosmétiques, au motif de fleurs passé et à la fermeture à glissière effilochée.

— Je crois qu'il y a du vernis entamé à l'intérieur.

Il n'avait pas besoin de me le dire pour que je le sache. Elle contenait un élégant vernis rose, du dissolvant, de la crème traitante pour les ongles et une lime.

— Tu aurais pu jeter tout ça...

— Impossible. Je n'ai pas envie de lâcher la moindre chose ayant existé entre nous.

Pour bien montrer à quel point son attitude était lourde de signification, il me tendit la pochette dans un geste d'offrande. Mais l'entrebâillement de la porte était trop étroit, si bien que la trousse ne pouvait pas passer. Il laissa échapper une petite exclamation, tordit ses mains dans tous les sens. Le contenu s'entrechoquait. Il arriva enfin à lui frayer un passage jusqu'à moi.

Il resta un moment silencieux à contempler la pauvre pochette. Il semblait attendre que je dise quelque chose. Ses joues et le bout de son nez étaient devenus rouges. Rien en lui n'avait changé en un mois et demi. Ni ses cheveux coupés court, ni sa manie de cligner nerveusement des yeux quand il était tendu, ni son manteau démodé à encolure large.

Pendant que nous nous étions fréquentés, je n'avais cessé de penser que ce manteau ne lui allait pas et qu'il ferait mieux de l'abandonner, mais finalement j'avais été incapable de le lui dire. Au début je n'avais pas osé de peur de le blesser, et à la fin il pouvait bien porter ce qu'il voulait, je m'en moquais éperdument. C'était ce manteau qu'il portait maintenant. Il l'avait entièrement boutonné, et le bout de sa ceinture était correctement glissé sous le passant.

— La prochaine fois que tu trouveras quelque chose, jette-le. Qu'il s'agisse d'une étole de vison ou d'une bague en diamant, ça m'est égal.

— J'ai compris.

Il voulut se forcer à rire. Je fermai la porte avant que son visage grimaçant ne revienne à la normale.

— Salut.

Mon dos recommençait à me faire souffrir. J'avais beau aller faire des étirements, nager à la piscine, rien n'y faisait. La douleur tombait brusquement sur ma colonne vertébrale sans aucun signe avant-coureur et me vrillait les nerfs avec acharnement comme une langue acérée. Dans ces cas-là, je n'avais d'autre solution que d'attendre en silence que la crise se calme.

Je me couchai en boule sur mon lit. J'éteignis la radio dont j'avais baissé le volume. Heureusement que cela ne m'avait pas reprise devant Michio. S'il s'en était aperçu, j'aurais sans doute été très embarrassée. Certainement qu'il aurait aligné toutes sortes de bonnes

raisons pour s'occuper de moi. Il était toujours raisonnable. Et il était médecin.

Je posai la trousse près de mon oreiller. Je voulais dormir mais c'était impossible. La douleur était importante, et bien évidemment sa visite soudaine m'avait troublée. En désespoir de cause, je me résignai à fermer les yeux.

Je me rappelai tout naturellement l'époque où je me vernissais les ongles dans l'appartement de Michio.

— Alors que tu es plutôt approximative pour le ménage et la cuisine, ça tu le fais toujours très soigneusement, me disait-il en me regardant d'un air empreint de curiosité.

— C'est vrai. Je ne peux pas supporter que ça déborde un tant soit peu ni qu'il y ait la moindre égratignure. Cela me préoccupe tellement que je finis par avoir l'impression que cet ongle seul est en train de grossir démesurément.

C'était un lumineux dimanche après-midi. La végétation du jardin public que reflétait la fenêtre n'aurait pu être plus fraîche. Les patients qu'il avait en charge étaient en rémission, pour le moment personne n'était mourant, et pas une seule fois il n'avait été bipé depuis le matin. Nous pouvions être ensemble autant que nous le voulions.

Je suis sûre que je prenais tout mon temps pour me vernir les ongles, en commençant par le petit doigt de la main gauche. Dès que ça ne me plaisait pas, je reprenais tout à zéro. Avec un bâtonnet ouaté imbibé de dissolvant. J'enlevais avec précaution ce qui débordait. Pendant ce temps-là, Michio ne quittait pas des yeux le bout de mes doigts.

— Tu es aussi concentré que si tu assistais à l'opération d'un cas rare.

— Les ongles qui deviennent rouges, c'est une maladie rare, tu sais.

Nous échangeâmes un sourire. Dès que les dix ongles furent terminés, nous soufflâmes dessus tous les deux pour les faire sécher plus vite. Son souffle tiède me chatouillait.

Je vérifiais d'un geste discret que le pouce de ma main droite que j'avais verni en dernier était sec. et nous pouvions nous prendre les mains tranquillement. Il traitait mes mains d'une manière particulièrement douce lorsque mes ongles venaient d'être vernis.

Alors que je me souvenais très nettement de la sensation alors éprouvée, mes sentiments ne me revenaient pas à la mémoire. Je secouai la tête. Mon dos me fit encore plus mal.

Je tendis lentement le bras pour essayer d'ouvrir la trousse à maquillage. La fermeture devait être rouillée car elle glissait mal. Le rose élégant s'était décomposé en une huile opaque et une sorte de gel

d'un rouge vénéneux. Lorsque je penchai le flacon, le contenu oscilla avec langueur.

Comme mon dos n'allait pas mieux, je renonçai pour un temps à la piscine. C'est ainsi que je ne pus revoir Midori. Par la suite. Michio n'était pas réapparu. Je l'avais aperçu dans le couloir qui reliait l'université à l'hôpital, mais il était passé sans rien dire. Il tenait à la main les notes d'une conférence, et sans doute ne m'avait-il pas remarquée car il discutait vivement avec un médecin plus âgé.

Je jetai le vernis avec la trousse à maquillage. Je fourrai le tout dans un sac-poubelle noir avec une boîte de conserve contenant un fond de sauce tomate pourrie, une bouteille de sauce de soja cassée et une brosse à dents aux poils abîmés.

Et une dizaine de jours plus tard, j'étais passée au supermarché en rentrant du travail lorsque j'aperçus Midori par hasard. Elle semblait sur le chemin du retour de la piscine, et elle était toujours accompagnée de la vieille dame.

Elles marchaient tranquillement entre les rayons, avec chacune un panier. La vieille dame était devant, Midori la suivait. Elles ne marchaient pas côte à côte en bavardant et auraient pu tout aussi bien ressembler à deux personnes n'ayant aucun lien entre elles, mais pour autant elles n'étaient pas séparées. Midori la suivait en respectant un intervalle déterminé. À mon tour, je les suivis discrètement en me dissimulant derrière les clients.

La vieille dame s'arrêtait çà et là, prenant tout son temps pour choisir des articles. Pour de la mayonnaise par exemple, elle prenait les pots un à un, en comparait les prix, vérifiait la date limite de consommation, les remettait en place, et après avoir ainsi parcouru le rayon d'un bout à l'autre, à peine croyait-on qu'elle en avait enfin choisi un qu'elle le reposait pour finalement mettre le moins cher et le plus petit dans son panier. Midori patientait sans rien dire. Elle attendait, l'air absent, posant son panier sur le sol, rajustant son foulard ou tripotant les étiquettes des prix. Elle achetait quelque chose de temps à autre, mais elle se contentait alors de jeter négligemment les articles dans son panier sans bien les regarder. Elle donnait l'impression de ne pas en avoir envie mais simplement de profiter du fait qu'elle était là pour les acheter.

Je fis attention à ne pas les perdre de vue, même pendant qu'elles attendaient à la caisse. Mon rythme étant troublé, je n'avais pratiquement pas pu faire mes propres courses, mais cela m'importait peu. J'étais trop préoccupée par elles deux. Je voulais observer discrètement où et de quelle manière Midori allait quitter la vieille dame, et dans quel endroit elle entrerait ensuite.

En sortant du magasin, elles se dirigèrent vers le sud dans la rue

menant à la zone industrielle. Elles avaient leur sac de piscine dans la main droite, et dans la gauche celui du supermarché. Elles continuaient à ne pas parler. La vieille dame se contentait d'avancer comme s'il n'y avait ni Midori ni personne d'autre à côté d'elle, tandis que Midori gardait les yeux baissés sur l'asphalte. L'ambiance n'était pas mauvaise, mais elle n'était pas bonne non plus. On aurait presque pu dire qu'elle était un brin solennelle.

J'étais tendue, car c'était la première fois de ma vie que je suivais quelqu'un. Le soleil s'était couché, et il faisait noir. Des camions-citernes, à semi-remorque ou à conteneur se dirigeant vers le complexe industriel ne cessaient d'aller et venir, c'était donc animé, mais comme il n'y avait personne, je me demandais avec inquiétude comment me dissimuler. Je réglai ma distance en m'arrêtant près d'un arbre bordant la route ou en feignant de consulter l'horaire de l'arrêt d'autobus. Mais elles ne semblaient pas vouloir se retourner. On aurait dit qu'elles étaient inexorablement attirées vers un endroit déterminé.

Je me demandais néanmoins pourquoi je faisais cela. Alors que si, au moment où je les avais vues au supermarché, je leur avais tout simplement dit bonsoir avant de continuer à faire mes courses, il n'y aurait pas eu de suite. Que ferais-je si, à traîner ainsi dans le froid, je recommençais à avoir mal au dos ? Et si par hasard j'étais découverte, je serais ridicule ainsi dissimulée dans l'ombre, l'oreille aux aguets de mes propres pas, alors que le jeu n'en valait vraiment pas la peine. J'en étais bien consciente.

Toujours est-il qu'elles avançaient toutes les deux. Je passai devant la clinique orthopédique où l'on soignait mon dos, traversai le carrefour qui conduisait au littoral et, en suivant la route de la zone industrielle qui faisait une large courbe sur la droite, arrivai au stade. Comme Midori m'avait dit qu'elle habitait près du parc, elles devaient certainement se rendre chez elle. L'allure s'accélérait peu à peu.

On ne voyait personne dans le parc, il n'y avait pas de vent, et l'épaisse végétation rendait les ténèbres encore plus profondes. Un mince croissant de lune se découpait dans le ciel. La lumière orange du complexe industriel qui s'élevait derrière les bosquets donnait le sentiment d'un monde inatteignable. Les alentours étaient complètement enfouis dans le calme de la végétation, au point que c'en était oppressant. J'avais la sensation que nous étions toutes les trois abandonnées au milieu de ce calme. J'y entendais le bruit de ma propre respiration.

Comme si leur itinéraire était habituel, elles n'eurent pas à se consulter pour se frayer un chemin entre les bancs, derrière les toilettes publiques et le long de la fontaine. Je dus me concentrer pour essayer de ne pas les perdre de vue plutôt que pour éviter qu'elles ne

s'aperçoivent que je les suivais. Les sacs en plastique blanc du supermarché qui flottaient dans le noir étaient mes seuls points de repère.

Y avait-il des maisons près du parc ? Cela commençait à m'inquiéter un peu. Mais je ne pouvais pas interrompre ma filature. Plutôt que de rebrousser chemin toute seule à travers le parc obscur, je préférais les suivre je ne savais où.

Bientôt, nous nous retrouvâmes sur un petit chemin qui passait à travers bois. Les feuilles mortes entassées à mes pieds dissimulaient mes chaussures. Il y avait beaucoup d'arbres fins et élancés, au tronc lisse, dont je ne connaissais pas le nom. Le calme et le froid remplissaient l'intervalle entre les troncs comme un lac gelé. Le sentier se prolongeait en serpentant vers le fond du bois. Je ne savais pas qu'il y avait une forêt aussi importante dans le stade. On n'entendait déjà plus le brouhaha de la route menant au complexe industriel, dont on ne voyait plus la lumière. Seule la lune éclairait faiblement le ciel nocturne. Mon seul salut était qu'elles avançaient toujours sans la moindre hésitation, sans peur ni fatigue.

Combien de temps avons-nous marché à travers bois ? J'eus l'impression qu'il s'était écoulé beaucoup de temps, mais je me dis que c'était l'obscurité qui provoquait cette illusion. Soudain, cela s'ouvrit devant mes yeux. L'espace était vaste. Des barres de trois étages en béton étaient alignées, séparées par des passages asphaltés où il y avait çà et là des parkings à bicyclettes, des panneaux d'affichage ou des massifs fleuris. Tout baignait dans la douce lumière des réverbères. Je faillis pousser un cri que je réprimai précipitamment.

Elles avançaient toutes les deux dans la lumière. Elles gardaient la même position et ne disaient toujours rien. Je ne voyais pas leur expression, mais le visage de la vieille dame devait être pur et froid, celui de Midori calme et réservé. Sur le mur latéral des bâtiments étaient fixées des lettres de l'alphabet servant de repère. Le B était penché, un coin du F manquait. Ce devait être la cité d'une entreprise quelconque. Mais alors qu'elle paraissait si grande, on ne sentait pas la présence d'habitants. Il n'y avait pas de fenêtres allumées, on apercevait çà et là un rideau déchiré, les fleurs des massifs étaient fanées, et des crottes de pigeon maculaient la rambarde des vérandas. On aurait dit une rangée de masses dormantes recouvertes de béton. Je ne me cachais plus ni ne faisais attention à étouffer le bruit de mes pas. Je venais de comprendre que plus je les suivrais, plus j'allais me fondre dans le paysage.

Elles entrèrent dans un bâtiment de deux étages seulement mais un peu plus imposant, différent des autres, qui se trouvait entre les barres K et L. Elles avaient disparu si facilement, comme aspirées par la porte

à tambour vitrée, que je me demandai soudain ce que je devais faire.

Et si j'entrais à mon tour ? Mais que faire ensuite ? On me prendrait peut-être pour quelqu'un de suspect ? Midori m'accepterait sans doute, mais la vieille dame me chasserait certainement d'une manière hystérique. Je ne pourrais rien dire si on me chassait. Mais pourquoi étaient-elles venues là ? Dans un endroit aussi délabré qui ne pouvait être une habitation normale...

Tout en continuant ainsi à réfléchir, j'entrai craintivement dans l'immeuble et gravis quelques marches. J'aperçus un panneau indiquant le « bureau de gardiennage de la cité ». Les signes en étaient à moitié effacés. Le premier étage était silencieux, mais de la lumière filtrait d'une pièce à droite au rez-de-chaussée.

Un épais rideau gris en masquait une fenêtre. Toucher le mur faisait tomber le plâtre qui s'écaillait. La vitre était sale et poussiéreuse, l'encadrement rouillé. L'interstice du rideau était trop étroit pour permettre de bien voir l'intérieur. La pièce qui paraissait assez grande semblait contenir des tables longues et étroites et des chaises tubulaires. Des tubes fluorescents accrochés à des chaînes pendaient du plafond. J'aperçus aussi un extincteur, un poêle d'un vieux modèle et, posée dessus, une bouilloire d'où s'échappait de la vapeur. Il me sembla que des gens se déplaçaient subrepticement à l'intérieur, mais ce n'était peut-être qu'une impression. J'avalai ma salive.

— Entrez donc.

Une main venait d'effleurer soudain mon épaule.

IV

— Ne vous gênez pas, je vous en prie.

La voix, se cognant contre le béton des murs, se répercuta dans l'air froid. La main ne se décidait pas à me lâcher. Elle était placée juste à l'endroit de mon dos où j'avais des crises douloureuses. Mon cœur battait la chamade, mes genoux tremblaient. Je me raccrochai instinctivement à l'encadrement de la vitre, et la rouille s'incrusta dans ma main, me piqua.

— Si vous restez là longtemps, vous allez attraper froid, vous savez. À l'intérieur, le poêle est allumé, et il y a aussi des boissons chaudes.

Je me retournai enfin. Un jeune homme était là, debout.

— Allez, venez.

Il entreprit de me pousser vers l'entrée, sans se soucier de mon affolement à l'idée qu'il fallait que je lui explique comment j'étais arrivée jusque-là.

Je ne suis pas invitée à proprement parler. Je connais Midori de vue. mais je n'avais pas rendez-vous ce soir avec elle, et d'ailleurs je ne la connais pas suffisamment pour lui rendre visite chez elle. Bien sûr. je ne suis pas quelqu'un dont il faille se méfier. Je ne suis pas venue pour voler, escroquer ni épier... Croyez-moi. Mais par simple curiosité...

J'avais beaucoup de choses à dire, mais la surprise devant cette situation inattendue, ajoutée au fait qu'il m'entraînait rapidement, fit que je ne prononçai que des interjections sans suite.

Il faisait chaud à l'intérieur du bureau de gardiennage de la cité. Un comptoir partait tout de suite à droite en entrant. On apercevait au fond un meuble à tiroirs, une machine à écrire et un canapé avec des fauteuils, mais tout était vieux, couvert de poussière, ce qui signifiait que l'endroit n'avait plus fonction de bureau. Le papier sur les murs était décollé, il y avait des taches au plafond et des creux çà et là sur le sol. Les talons de mes escarpins s'y accrochaient de temps à autre. À côté du comptoir se trouvaient les toilettes, sur la gauche un hall vide et en face l'escalier plongé dans la pénombre.

Je n'avais pas bien regardé son visage, mais vu de dos, il était bien bâti. Il avait une solide charpente, de larges épaules, et l'on voyait à travers son sweater ses omoplates remuer avec énergie. Son clos paraissait en pleine forme. Il m'entraîna énergiquement vers le fond

du bâtiment.

— Allez, entrez.

Il s'arrêta devant la porte qui se trouvait au bout du hall et tourna la poignée d'un geste distingué comme s'il introduisait un invité important.

C'était la pièce que j'avais aperçue tout à l'heure de l'extérieur. Elle était assez vaste, il y faisait plus chaud, Midori était assise sur l'une des chaises négligemment alignées. Elle tricotait.

— Vous êtes la bienvenue.

Sans être autrement surprise de ma présence, elle me salua après avoir rassemblé ses aiguilles qu'elle posa sur ses genoux. Il n'y avait personne d'autre. Je ne voyais pas non plus la vieille dame. Je lui rendis son salut, un peu mal à l'aise, car je ne savais pas quelle attitude adopter.

— Asseyez-vous où vous voulez en attendant. Je pense que ça ne va pas tarder à se libérer, dit l'homme.

— Se libérer ?...

De quoi parlait-il au juste ? Je commençais à être de plus en plus inquiète, mais dans la mesure où leur attitude était paisible à mon égard, ce n'était absolument pas désagréable.

— Mais quand elle est à l'intérieur, c'est toujours long, alors ça peut durer encore un moment, objecta Midori.

— C'est la femme qui était avec vous à la piscine ?

— Oui.

— Quand vous dites à l'intérieur, ça veut dire où ? questionnai-je timidement.

Midori et l'homme se regardèrent.

— Vous n'êtes pas venue pour entrer dans la petite pièce à raconter ? s'exclama-t-il, surpris. J'étais persuadé que vous étiez là pour ça.

La petite pièce à raconter... La situation semblait beaucoup plus complexe que je ne l'avais pensé. Je ne savais pas ce que cela signifiait. J'appuyai sur mes tempes, comme pour essayer de mettre de l'ordre dans l'itinéraire qui m'avait conduite jusque-là. Mais cela ne me servit à rien.

— Ce n'est pas grave, vous savez. Personne ne vient en ayant tout compris dès le début. C'est difficile d'expliquer son utilité, voyez-vous.

Midori se retourna. À l'extrémité de son regard, dans un coin de la pièce se dressait quelque chose qui ressemblait à une armoire. En bois verni marron, bien entretenue, elle brillait avec élégance. Avec six panneaux, d'une hauteur d'environ deux mètres, sans porte apparente,

ni décorations. ni motifs. Elle était simple et solide, et paraissait lourde. Elle était d'un style original pour une armoire. Elle dégagéait une atmosphère que je n'avais jamais ressentie jusqu'alors.

À ce moment-là il y eut un grand bruit et la vieille dame fit son apparition derrière la colonne hexagonale.

— Je vous remercie beaucoup.

Toute trace de l'aplomb qu'elle avait montré au vestiaire ayant disparu, elle salua avec modestie et déposa dans une coupelle en verre posée sur la table un billet et quelques pièces de son porte-monnaie. Cela fit un bruit clair comme un murmure.

— À bientôt.

— Prenez soin de vous, dirent Midori et l'homme.

La vieille dame inclina la tête à plusieurs reprises tout en mettant son manteau. Ses yeux rencontrèrent les miens, mais son expression resta inchangée. Peut-être avait-elle oublié qu'elle m'avait rencontrée dans le vestiaire de la piscine. Elle s'en alla.

— Voilà, c'est libre, alors ? C'est à vous, dit-il.

— Tu peux toujours dire ça, Yuzuru, je crois qu'elle est encore assez embarrassée.

Midori avait sa pelote de laine à la main. Cela me fit penser au pompon qui ornait le sommet de son bonnet de bain.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

— Vous êtes vraiment venue jusqu'ici sans rien savoir, n'est-ce pas ? dit le jeune homme prénommé Yuzuru, manifestement déconcerté, sans pour autant m'en faire le reproche.

— Excusez-moi. Je n'avais rien de particulier à faire ici, j'ai marché au petit bonheur et j'ai fini par me perdre.

J'avais décidé de ne pas dire que j'avais suivi Midori.

— On se moque de savoir comment. L'essentiel est que vous soyez arrivée jusqu'ici malgré le froid et l'obscurité.

Midori hochait la tête toute seule, sans demander à personne de l'approuver.

— À vrai dire, il n'y a rien dans la petite pièce à raconter. Juste un banc permettant à une personne de s'asseoir et une lampe. C'est tout.

Yuzuru tira sa chaise près de moi.

— Cette colonne hexagonale est la petite pièce à raconter, n'est-ce pas ? Alors, qu'est-ce qu'on y fait dedans ?

— On y raconte, bien sûr, répondit-il tout net, sans rien ajouter.

— Ce que l'on aime, ce qu'on déteste, ce que l'on cache au fond de son cœur ou ce que l'on n'arrive pas à cacher, ce qui nous embarrasse,

nous réjouit, des histoires du passé ou de l'avenir, la vérité ou n'importe quoi, tout est possible. On dit ce qu'on a envie de dire à ce moment-là.

— À Midori et à vous ?

— Non. Nous sommes uniquement ceux qui s'en occupent. Comme je vous l'ai déjà dit, à l'intérieur de la petite pièce, on est tout seul. La voix ne filtre pas au travers. Bien sûr, il n'y a pas non plus d'appareil d'écoute. Chacun est libre de s'adresser à qui bon lui semble. Sans doute certains s'adressent-ils à eux-mêmes, et d'autres à un interlocuteur imaginaire.

— Finalement, c'est du conseil ?

— Non, ça n'a rien à voir. Parce que nous ne savons pas ce qu'ils ont raconté dans la petite pièce. Nous n'avons rien à conseiller. De plus, ceux qui en sortent repartent chez eux sans pratiquement nous adresser la parole. Vous avez vu la femme, tout à l'heure. C'est certainement parce que dans la petite pièce, ils ont utilisé tous les mots qu'ils avaient.

— Alors, est-ce que cela pourrait s'apparenter à une religion ?

— Ce n'est pas une religion. Nous ne pratiquons aucun enseignement et nous ne prions pas. D'abord, ici il n'y a pas de dieu. Ici, c'est le simple bureau de gardiennage d'une cité.

— Alors pourquoi faites-vous ça ?

— Eh bien, l'expression la plus appropriée pourrait être « commerce ». D'ailleurs vous voyez bien que nous recevons de l'argent.

Nous jetâmes en même temps un coup d'œil à la coupelle en verre. Elle ne paraissait pas contenir une grosse somme. Dans le verre aux reflets légèrement bleutés, l'argent semblait de la même couleur. Derrière se trouvait la petite pièce à raconter. Au milieu de cette scène insipide, cet endroit seul avait une expression attachante.

— Vous avez à peu près compris comment ça marche ? questionna Yuzuru.

— Euh, je crois. bredouillai-je.

En réalité, il y avait encore plus de choses que je ne comprenais pas maintenant que l'on m'avait expliqué.

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous voulez essayer d'y entrer ?

— Ce n'est pas la peine de la bousculer de cette façon, la pauvre. On peut toujours entrer dans la petite pièce à raconter, si on ne le désire pas, on ne fera rien d'autre que de s'y ennuyer.

Midori souriait. Yuzuru attendait ma réponse en exposant ses mains à la chaleur du poêle.

Quelqu'un entra dans la salle à ce moment-là. C'était un gentleman d'environ cinquante ans, vêtu d'un élégant costume, qui portait un attaché-case en cuir. C'était certainement un client venu pour raconter. Je me levai aussitôt.

— Excusez-moi de vous avoir dérangés. Si je traîne, ça fait du tort aux autres clients, alors je vais vite rentrer pour aujourd'hui. Ce n'est pas que la petite pièce à raconter ne me plaise pas, vous savez. Ce serait plutôt le contraire. Seulement, il me faut un peu de temps pour digérer tout ça. Je vous suis reconnaissante à tous les deux de m'avoir accueillie si gentiment quand j'ai déboulé parmi vous. Je suis sûre que nous allons nous revoir. J'en suis persuadée.

J'avais parlé très vite, avant de prendre en un seul geste mon manteau et mon écharpe pour me diriger vers la porte.

— Voulez-vous que je vous raccompagne ? Vous connaissez le chemin ? proposa Yuzuru dans mon dos, mais je répétais :

— Non, ça va. Ça va.

Midori elle aussi semblait vouloir dire quelque chose, mais elle se contenta finalement de faire passer sa pelote de laine d'une main dans l'autre.

Au moment où je fermai la porte, j'aperçus le gentleman qui entrait dans la petite pièce à raconter en courbant le dos.

Ce qui s'était déroulé dans le bureau de gardiennage de la cité resta fortement ancré en moi. À l'instant où je me réveillais le matin, quand je faisais une pause dans mon travail ou lorsque j'attendais distraitemment sur un quai de gare, je m'apercevais soudain que j'étais en train de me rappeler ce qui s'était passé ce soir-là. Se souvenir constituait la tâche la plus importante pour moi. Le travail le plus ennuyeux, la crise d'un de mes supérieurs ou même les douleurs de mon dos perdaient toute réalité devant la petite pièce à raconter.

C'est pour cela que lorsque, par le plus grand des hasards, je me retrouvai seule avec Michio dans l'ascenseur de l'université, mon cœur n'en fut pas troublé.

— Et dire que lorsqu'on se fréquentait, on n'a jamais eu cette chance, remarqua Michio pour masquer son embarras.

Je ne répondis pas. Il avait raison. Entre le médecin du centre hospitalier universitaire et l'employée de cette même université, il n'y avait pas eu une seule rencontre au travail, alors que nous en avions tellement envie. Et maintenant que la nécessité de se voir n'existait plus, le hasard se manifestait ainsi.

— Quel étage ? demanda Michio.

— Seizième.

À l'époque où nous nous aimions, il m'aurait certainement serrée dans ses bras d'une manière théâtrale. Lorsque l'ascenseur se serait arrêté, il se serait écarté précipitamment de moi en m'adressant un clin d'œil significatif. Ensuite il se serait dirigé vers des chambres de malades où, avec les mains qui m'avaient caressée, il aurait glissé un tube dans le nez d'un patient, introduit du liquide dans un anus, aspiré l'eau accumulée dans un poumon.

— Bon, je te laisse.

Michio avait levé la main. Le stéthoscope qui sortait de la poche de sa blouse blanche oscilla.

Les vingt minutes que durait l'étirement devinrent un moment précieux au cours duquel je me remémorais tranquillement cette soirée. Plus mon corps perdait sa liberté en se raidissant, plus je me concentrais sur un point de ma mémoire. Dans mon souvenir, tout formait une continuité, de l'air de Midori au supermarché à la petite pièce à raconter, en passant par la route de la zone industrielle, le stade, le sentier cheminant à travers bois, l'atmosphère du bureau de gardiennage de la cité, la silhouette et la voix de Yuzuru, la pelote de laine et le tricot. Qu'une séquence vînt à manquer, et mon souvenir ne tiendrait plus debout.

Comme d'habitude, la poulie mal huilée tirait sur ma colonne vertébrale en produisant un son discordant. Je fermai les yeux et vis se détacher la surface marron de la colonne hexagonale. La peinture imprégnait tout jusqu'au moindre nœud dans le bois et il n'y avait pas une trace de doigt. En regardant mieux, je découvris que chaque panneau était pourvu de trois charnières. Elles paraissaient solides, les vis serrées au maximum. Je tendis l'oreille. Je pensais que peut-être j'entendrais la voix de quelqu'un provenir de l'intérieur. Mais seul le grincement de la poulie me parvint.

— Ohé, ohé !

Je ne m'étais pas aperçue de l'arrivée de l'infirmière. Derrière la blouse blanche brillait le soleil hivernal.

— C'est terminé, vous savez.

Elle détachait les agrafes et la ceinture qui m'entourait le corps.

— Vous pourrez rentrer après votre piqûre.

J'essayai de remuer légèrement les chevilles et les épaules. Mon corps avait retrouvé sa liberté.

Yuzuru avait eu raison de me demander si je connaissais le chemin du retour. Après, je m'étais perdue dans les bois, et j'avais eu le plus grand mal à retrouver le stade. Le bois était triste avec tous ses grands arbres de la même essence et rien d'autre, pas de boîtes pour les nids, de panneau indicateur, d'aire de repos, rien qui puisse servir de point

de repère.

Le vendredi soir, lorsque je décidai de revoir Midori et Yuzuru, indépendamment de la question de raconter à l'intérieur de la petite pièce hexagonale, mon principal souci fut de savoir si j'allais ou non pouvoir arriver jusqu'à eux. Jusqu'au stade, il n'y avait pas de problème. C'était le paysage habituel que je connaissais. Cependant, à partir du moment où je pénétrai dans les bois, j'eus l'impression que l'obscurité s'épaississait au point que l'air en devenait froid et que les vagues de ma mémoire en étaient troublées. Je me demandai avec curiosité comment elles avaient réussi à s'y frayer un chemin sans se perdre. Je cherchai en vain sous les feuilles mortes et au bout des branches s'il n'y avait pas quelque indication secrète.

Je ne faisais que m'enfoncer de plus en plus. Même seule je n'avais pas peur. Je n'avais pas froid non plus, ni faim alors que je n'avais rien mangé depuis le déjeuner. Personne n'était là pour m'embêter. J'étais persuadée sans raison que même s'il y avait quelqu'un, il n'y aurait pas de problème, dans la mesure où ce serait forcément une personne dirigeant ses pas vers la petite pièce à raconter.

Je marchai trois fois plus que lorsque je les avais suivies. J'eus beau lever plusieurs fois les yeux vers la lune, elle flottait toujours au même endroit. À cause des feuilles mortes accumulées autour de mes pieds, je me demandais avec inquiétude si mes collants n'allaient pas se déchirer. Je ne sentais pas le froid, mais mes doigts, mes ongles et mes lèvres commençaient à s'engourdir. J'avais beau avancer, seuls apparaissaient les troncs qui semblaient doux au toucher et luisaient bizarrement.

Finalement peut-être que ce n'était pas possible.

À l'instant où je pensai cela, j'aperçus de l'autre côté de l'obscurité la lumière des réverbères qui éclairaient les barres de la cité.

L'aspect de la salle où se trouvait la petite pièce hexagonale était différent de la fois précédente. Midori et Yuzuru étaient invisibles, remplacés par des inconnus assis en rond autour du poêle. Chacun avait orienté sa chaise dans la direction qui lui plaisait, et l'on aurait dit qu'ils attendaient leur tour. Je comptai neuf personnes.

Elles étaient toutes différentes, d'âge, de sexe ou de vêtements. S'il y avait un grand-père, il y avait aussi une petite fille. Si l'une d'elles portait un blouson de ski, une autre avait un long manteau à col de fourrure. Le silence seul leur était commun. Personne n'écrivait ni ne lisait, personne ne somnolait. À mon arrivée, les visages se tournèrent, mais ils retrouvèrent aussitôt leur position, fixant un point de l'espace devant eux. Je m'assis à côté d'un homme en tenue d'ouvrier du bâtiment.

— Vous êtes tous venus pour entrer dans la petite pièce à

raconter ?

J'avais essayé le plus possible de faire attention à ne pas troubler le calme ambiant, mais ma voix, après s'être cognée au plafond, se répandit dans toute la salle. L'homme hocha la tête de haut en bas.

— Ah bon ? Il y a des jours d'une telle affluence ? Mais je me demande comment vous tous, vous avez connu l'existence de cette petite pièce. Il n'y a pas de panneau, et je n'ai jamais vu de prospectus. Et pourtant des gens se retrouvent bien dans cette cité abandonnée. Un tel commerce peut-il exister dans un monde ordinaire ? Je n'en ai jamais entendu parler. Mais les gens qui sont là semblent habitués, alors la petite pièce à raconter serait-elle quelque chose que je ne connaissais pas et qui aurait un rôle à jouer ?

La petite pièce à raconter était toujours au même endroit. À côté du mur opposé à celui du tableau mobile et de l'estrade. Tous avaient orienté leur chaise de manière que la petite pièce entre dans leur champ de vision, où qu'ils dirigent leur regard. Le poêle brûlait toujours. De temps à autre une goutte d'eau tombée du bec de la bouilloire s'évaporait en chuintant.

— C'est la combienième fois pour vous ? lui demandai-je encore, incapable de réprimer ma curiosité.

Il ouvrit entièrement la main gauche avant de la retirer aussitôt. Ce devait être la cinquième.

— Elle est là depuis longtemps ?

Cette fois-ci, il se contenta de pencher la tête sans changer d'expression.

— Où sont passés Midori et Yuzuru ?

À ce moment-là se retourna un homme aux allures d'étudiant assis derrière lui qui, l'air franchement ennuyé, nous dit : « Chut ! » Je me tus précipitamment.

Si ça se trouve, ici l'on n'avait peut-être pas le droit de parler. Chacun s'apprêtait à raconter sans réserve. Si d'ici là on laissait échapper des mots inutilement, la petite pièce serait sans doute moins efficace. Certainement qu'il existait encore d'autres règles auxquelles je n'avais pas pensé.

Une jeune femme sortit de la petite pièce à raconter. On ne voyait pas son visage dissimulé par ses longs cheveux qui lui retombaient sur les joues. Comme l'avait fait la vieille dame, elle déposa de l'argent dans la coupelle en verre et, sans nous jeter le moindre regard, sans un salut, elle s'en alla, disparaissant derrière la porte. À la place, une grand-mère voûtée, jusqu'alors assise le plus près de la colonne hexagonale, se leva pour y entrer. Pendant ce temps-là aussi il n'y eut aucun mot échangé. On n'entendait qu'un minimum de bruit. Tout se

déroulait solennellement comme dans une cérémonie.

Certains sortaient au bout de trois minutes, d'autres restaient enfermés près d'une demi-heure, c'était très varié. Je me sentais de plus en plus inquiète au fur et à mesure que mon tour approchait. N'avais-je vraiment rien à craindre en entrant là-dedans ? Ce serait ennuyeux si quelqu'un, embusqué à l'intérieur, en profitait pour se comporter bizarrement avec moi, m'extorquer une grosse somme d'argent ou m'inviter à me joindre à un groupe suspect. Même si c'était exactement comme Yuzuru l'avait dit, je n'avais aucune idée de ce que je pourrais bien raconter. Était-ce possible de se contenter de jeter simplement un coup d'œil à l'intérieur ? Le règlement, comme on pouvait s'y attendre, ne l'interdisait-il pas ?...

L'homme en tenue d'ouvrier s'en alla. Je restais toute seule. Je tentai de gagner du temps en réglant la chaleur du poêle, en m'étirant, en pliant et repliant mon mouchoir, mais la situation ne changea pas. Ni Midori ni Yuzuru ne se montrèrent. Seule la petite pièce à raconter se tenait là, silencieuse.

Je m'en approchai avec précaution. Après avoir bien observé l'ensemble, je la contournai du côté du mur. La porte en était beaucoup plus petite que je ne l'avais imaginée. Elle comportait une poignée ronde en laiton. Beaucoup de gens avaient dû s'en servir, car elle était d'un noir luisant. Je me fis toute petite pour passer.

À l'intérieur, il n'y avait vraiment de la place que pour une seule personne. C'était obscur et froid. Il me fallut un peu de temps pour que mes yeux s'habituent. En posant la main contre la paroi, j'avais l'impression que le calme traversait ma paume.

Une lampe pendait du plafond. La flamme en était pâle et faible. Elle tremblait légèrement alors qu'il n'y avait pas de vent. Une planche était encastrée dans la paroi d'en face, qui devait servir de banc. C'est vrai qu'en dehors de la lampe et du banc, il n'y avait rien de superflu, comme une pendule, un coussin ou un cendrier. Mais ce n'était pas du tout désolé. Une certaine densité saturait jusqu'au moindre recoin.

Craignant qu'un dispositif d'écoute ne soit dissimulé quelque part, je m'accroupis pour vérifier sous le plancher et le banc, avant de sonder les parois et de décrocher l'abat-jour de la lampe. Tout brillait, il n'y avait pas un grain de poussière. Je ne trouvai rien de suspect.

Cessant de douter, je m'assis sur le banc. J'avais l'impression qu'il était légèrement incurvé en son milieu. Pour une simple planche de bois, il était assez confortable. La lampe se trouvait légèrement plus haut que la hauteur des yeux. Je toussotai deux ou trois fois avant de tester ma voix d'un « ah, ah ». Parce que je ne savais pas quelle était la bonne intensité pour parler. Ma voix ne s'enfuit nulle part : elle se

fondit dans le calme délimité par la colonne hexagonale.

V

Il n'y a pas d'erreur dans ce que m'a dit Yuzuru, n'est-ce pas ? Il s'agit bien d'une petite pièce qui ne sert à rien d'autre qu'à raconter.

Ce n'est pas que je ne l'aie pas cru. Je pense qu'il est plutôt homme à mettre tout le monde en confiance, et dans la mesure où il est sans défense au point que Midori a eu le réflexe d'avoir envie de lui tendre la main, il m'est sympathique. Sinon, je ne serais pas revenue une deuxième fois au bureau de gardiennage de la cité.

Mais la première fois qu'il m'a expliqué le mécanisme, j'ai été désorientée. Comme jusqu'alors je n'avais jamais entendu parler de l'existence d'une telle chose au monde, je n'ai pas été tout de suite convaincue. Je vous prie de bien vouloir m'excuser d'avoir eu la bassesse de soupçonner qu'un dispositif d'écoute avait été dissimulé quelque part afin de recueillir les secrets des gens et de s'en servir pour les faire chanter. Même si maintenant, je n'ai toujours pas tout compris...

Est-ce que ça va comme ça ?

J'adressai ma question à la paroi hexagonale, en levant légèrement les yeux. Je tendis l'oreille un moment, mais je n'eus pas de réponse.

C'est donc que personne n'écoute, n'est-ce pas ? Bon, alors, je continue.

En fait, ça ressemble à un monologue, c'est ça ? Une boîte où l'on peut murmurer tout seul autant qu'on veut, dans le style qu'on aime, sans se soucier du regard des autres. En pensant de cette façon, je peux l'admettre jusqu'à un certain point. De temps en temps dans le métro ou la salle d'attente à l'hôpital, il m'arrive d'apercevoir quelqu'un qui monologue sans arrêt, l'air tout à fait sérieux. En général les gens n'aiment pas ça et le mettent à l'écart. Si bien qu'autour de lui, il se forme un espace qui n'est pas naturel. Si on enfermait cette personne avec son espace à l'intérieur de la petite pièce à raconter, je suis sûre qu'elle serait très contente. Plus on est à l'étroit, plus on entend nettement sa propre voix, et l'on doit certainement avoir l'impression de se révéler dans la vérité de son cœur. C'est ce qu'il y a d'agréable dans le monologue.

Bon, je vais parler de moi. Si l'on ne parle pas de soi, je pense que ça n'a pas de sens d'entrer ici. Peut-être.

Le hasard et la destinée sont-ils des mots contradictoires ? C'est un

problème auquel je réfléchis beaucoup ces derniers temps. On entend souvent parler d'histoires où une simple coïncidence a provoqué un grand changement dans une destinée. Étant venue en aide à quelqu'un qui s'est trouvé mal dans le monorail, une personne rate son avion qui s'écrase, provoquant la mort de tous ses passagers ; ou ayant rendez-vous au Palace Hôtel, la personne se trompe, se rend au Piazza, se trouve mêlée à une attaque terroriste dans le hall et meurt.

Se trouver près de quelqu'un qui se sent mal, ou se tromper et prendre le Palace pour le Piazza, cela peut être considéré comme des coïncidences, qui entraînent cependant un bouleversement du destin. L'un échappe à un accident d'avion, l'autre meurt d'une balle de pistolet. Je pense que lorsqu'on réfléchit à la destinée, le plus facile à comprendre est la durée de vie, alors est-ce que la durée de la vie humaine est déterminée à la naissance ? Le jour et l'heure de la mort sont-ils inscrits clans les gènes ? Dans ce cas, les deux exemples que je viens de citer n'ont absolument rien à voir avec le hasard. Ces gens-là, quoi qu'il arrive, vont devoir s'asseoir à côté de quelqu'un qui se sent mal, ou se tromper d'hôtel. C'est déterminé ainsi.

Peut-être existe-t-il des gens qui croient pouvoir changer le destin par leur volonté ou leur énergie. Mais je sens que la volonté ou l'énergie font déjà partie du destin. Je ne nie pas du tout la vie humaine. Dans la mesure où nous n'avons aucune idée de ce qui va se passer l'instant d'après, nous devons toujours construire notre vie en ne comptant que sur nous-mêmes pour choisir ou décider. La destinée a beau être quelque chose d'immuable, c'est stupide de renoncer à tout. Pour tout le monde, le point final de la destinée est la mort, mais il n'y a sans doute pas beaucoup de gens pour qui c'est une raison de perdre toute énergie vitale dès le départ.

Je me raclai la gorge. Dès que l'on se taisait, la petite pièce à raconter était aussitôt plongée dans le calme. M'étais-je embrouillée dans ce que je racontais au point de ne plus m'y retrouver moi-même ? Je voulais épier ce qui se passait à l'extérieur pour savoir s'il y avait d'autres clients qui attendaient, mais rien ne me parvint. Je me réinstallai un peu plus au milieu du banc.

On dirait que je n'arrive pas à trouver mon rythme. Est-ce que c'est comme ça pour tout le monde au début ? Je crois qu'il faut un peu de temps pour savoir comment s'y prendre.

C'est à cause de Michio que je parle d'une manière aussi grandiloquente. Ma séparation d'avec lui a semé le trouble en moi. Cela coïncide aussi avec la période où j'ai commencé à souffrir du dos. Ce n'est pas que je me sentais seule, que c'était dur ou que j'étais triste de me séparer de lui. Cela aurait été plus simple en effet, car la réalité est beaucoup moins belle, j'ai commencé à le détester d'une manière

insupportable. C'est pour cela que je l'ai quitté. Pas parce que j'aimais quelqu'un d'autre ou qu'il avait été violent avec moi. Je le détestais tout simplement alors que je n'avais aucune raison de le faire.

Comment peut-on ainsi se mettre à détester d'une manière aussi soudaine et fondamentale quelqu'un qu'on a aimé à ce point ? C'était la première fois de ma vie que je détestais autant. Si la situation avait été inversée et que Michio m'avait abandonnée, je l'aurais sans doute poursuivi, je me serais lamentée, j'aurais regretté, je me serais abîmée dans les souvenirs ou j'aurais versé des larmes. Je serais sans doute passée par toutes sortes de sentiments différents. Mais pour l'instant je suis incapable de rien d'autre que de haïr.

Ce qui me fait le plus souffrir, c'est de ne pas avoir de raison « légitime ». Je serais tellement soulagée si j'avais une raison que tout le monde puisse comprendre. Au fur et à mesure de l'évolution de la situation, il va avoir de la compassion autour de lui, de la pitié pour lui-même, et cela va le façonner en homme bon tandis que moi je vais devenir de plus en plus ignoble. Et quand je pense que c'est à cause de lui que je deviens aussi désagréable, je le déteste encore plus. Rien ne peut enrayer ce mouvement.

Je me souviens très bien du premier hasard qui a fait naître mon sentiment de haine. Nous avions invité nos meilleurs amis et nous allions organiser une soirée. Nos amis devaient venir chacun avec son amoureux. Nous avions l'intention de leur annoncer nos fiançailles. Michio avait prévu une bague en secret (même si finalement il ne me l'a jamais passée au doigt), avait choisi du Champagne, nettoyé la table, les vitres et le sol, et composé un programme spécial pour que nos fiançailles soient encore plus romantiques.

Je m'étais occupée du repas. J'avais acheté un livre de cuisine spécialisée exprès pour ce jour-là, ainsi que du matériel, et j'avais choisi les meilleurs produits. Je n'avais pas regardé à la dépense. Nous étions occupés et heureux.

Tout était absolument parfait. Des étoiles brillaient dans le ciel, l'appartement était impeccable, il n'y avait pas une trace sur les coupes à Champagne et ma robe m'allait à ravir. On aurait dit que cette perfection symbolisait notre relation. Entre deux activités, nous n'arrêtons pas de nous prendre les mains et de nous embrasser.

L'heure à laquelle nos amis devaient arriver étant proche, j'étais dans les tout derniers préparatifs de la cuisine. Le plat principal était une paella. Elle avait l'air absolument délicieuse. Chaque grain de riz avait pris la couleur du safran, et dessus étaient disposés les fruits de mer. On aurait dit que les antennes des crevettes frémissaient encore. Michio prit les deux poignées de l'énorme plat en fer pour le porter sur la table. Comme j'étais en train de disposer des olives sur les hors-

d'œuvre, je ne regardais pas ce qu'il était en train de faire. Le plat et son dos traversèrent tout bêtement le coin de mon champ de vision. C'est pourquoi je ne compris pas tout de suite ce qui arriva.

Lorsque je réalisai ce qui s'était passé, il était par terre en train de lâcher des mots sans suite qui ne ressemblaient ni à des grognements ni à des gémissements. Le plat de paella s'était retourné en laissant échapper son contenu, renversé près de lui. Le riz, les poivrons rouges, les crevettes et les moules avaient sauté en l'air comme un feu d'artifice, et il me semble que je les vis nettement retomber. Bien sûr, c'est une illusion. Puisque, lorsque j'ai relevé la tête, il était déjà tombé.

Sur le moment, j'ai pensé qu'il avait peut-être perdu connaissance à cause d'une soudaine crise d'apoplexie, mais ce n'était pas le cas. Il était simplement tombé. Il avait glissé sur le sol qu'il avait lui-même frotté. Il souriait. Lèvres entrouvertes, des rides au bord des yeux, il souriait timidement, honteux d'être ridicule, comme s'il voulait se faire pardonner.

Les poignets et un côté du pantalon du costume qu'il s'était fait faire récemment étaient largement tachés d'huile. Une moule était coincée dans sa ceinture. Une légère buée s'élevait de la paella étalée sur le sol. J'avais l'impression d'avoir sous les yeux une peinture abstraite. Maintenant que tout cela était par terre, Michio y compris, cela me paraissait d'autant plus pitoyable que tout à l'heure encore la paella dans son plat était parfaite. Sans recours, définitif, cruel...

Je me demande combien de temps j'ai contemplé la scène qui se trouvait sous mes yeux. Pendant ce temps-là, son sourire – ou plutôt sa grimace – ne disparut pas. Son biper était à moitié enfoui sous la paella. Ce biper toujours accroché à sa ceinture. Ce biper qui résonnait si souvent, au moment de la première bouchée du plat principal au restaurant, au moment où nous nous retrouvions nus sur le lit. Alors, après m'avoir adressé un regard désolé, il téléphonait à l'hôpital. Un de ses patients allait mourir.

J'avais tellement peur de ce bruit ! Précis et direct, insouciant du brouhaha ambiant, il vrillait les tympans, y laissant une douleur qui évoquait la séparation de la mort. Et Michio m'abandonnait pour se rendre auprès d'un mourant.

Ce biper était maintenant maculé de riz au safran.

Ce fut le premier hasard qui fit que ça n'alla plus entre nous. Vous devez penser que c'est idiot. Il n'avait rien fait de mal. C'était juste un petit échec. Si je lui avais pardonné en riant, l'histoire se serait terminée simplement. Mais je n'arrivais pas à dépasser ce hasard. Comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, je ne comprends pas pourquoi. Je ne peux pas l'expliquer aussi simplement que par la déception que

provoque ce genre de maladresse. La rupture est intervenue d'une manière beaucoup plus absolue.

Finalement, après ça, les amis sont tout de suite arrivés et nous ont aidés à tout remettre en ordre. Comme ils sont gentils, ils ne se sont pas montrés contrariés et ils ont eu recours à des plaisanteries pour sauver la soirée. J'étais la seule à broyer du noir. Je crois que tout le monde pensait que je faisais la tête. Michio aussi. Mais en réalité, j'étais aux prises avec des pensées beaucoup plus essentielles. Tout le monde essaya de me faire retrouver ma bonne humeur. En vain. Les fiançailles en tout cas furent reportées. J'essuyai le sol en silence. Mais j'eus beau frotter et frotter encore, le gras de la paella resta.

Il m'arrive de me demander si, au cas où Michio ne serait pas tombé, nous aurions continué à bien nous entendre. Mais ce genre d'élucubrations n'a aucun sens. Sans doute parce que la destinée qui m'a fait le haïr était déjà déterminée à partir de la fabrication des gènes.

À propos, ça vient tout juste de me revenir. Midori a dit quelque chose d'approchant. Que c'était « important d'arriver jusqu'ici ».

Quel que soit le chemin, nous n'avons rien d'autre à faire que nous diriger vers un endroit déterminé à l'avance...

J'expirai longuement en suivant du bout de ma chaussure un nœud du plancher. J'avais l'impression d'avoir bavardé pendant un temps incroyablement long. Mais parler ne changeait rien. L'intensité de la lumière de la lampe, l'harmonie des couleurs des six parois et la sensation laissée par le banc étaient identiques. Ne sachant quel signal donner pour montrer que j'avais fini de raconter, je me levai et, restant sur place, m'inclinai poliment.

Quand je sortis de la petite pièce à raconter, je sentis aussitôt que la teneur de l'atmosphère avait changé. Comme si la membrane qui m'avait entourée jusqu'alors, brusquement desséchée, tombait en poussière. Je pris de l'argent dans mon porte-monnaie, le déposai dans la coupelle en verre. C'était une coupe à glace pilée au sirop, avec une bordure ondulée comme un volant.

Je levai les yeux : Midori et Yuzuru se tenaient près du poêle.

— Comment c'était ? Vous êtes satisfaite de la petite pièce à raconter ? me demanda Yuzuru en posant des tasses sur la table. Dites-nous ce que vous en pensez.

— C'est cruel de lui demander ça. Elle vient tout juste de sortir, tu vois bien, dit Midori, venant à mon secours alors que je ne savais pas quoi répondre.

Ils m'entraînèrent tous les deux vers le fond de la salle. Je ne voulais pas, mais ils insistaient pour m'offrir une tasse de thé avant de

partir. Une porte à côté du tableau donnait sur une petite pièce de six tatamis, bien agencée. Il y avait un évier et une gazinière, un réfrigérateur, une étagère à vaisselle, une table-papillon, quatre chaises dépareillées, un petit poêle à mazout, une dizaine de livres dans un carton, un lit à montants tubulaires comme on en trouve dans les dispensaires. Ce sont les choses que je remarquai. En comparaison du sentiment de pauvreté de l'ensemble du bureau de gardiennage de la cité, il flottait là une certaine chaleur évoquant la vie humaine.

— Tenez, je vous prie.

Yuzuru nous servit le thé avec dextérité. Cela ressemblait à du thé chinois.

— Reposez-vous un moment, c'est bien, vous savez. Tous ceux qui entrent là-dedans dépensent beaucoup plus d'énergie qu'ils ne l'imaginent. En réalité, nous aimerions inviter tous ceux qui viennent à faire une pause, mais ils sont si nombreux que ce n'est pas vraiment possible.

Midori, la tasse entre les mains, aspira une gorgée.

Il me restait indiscutablement une fatigue indéterminée. Au lieu d'éprouver un vide au cœur d'avoir sorti tous ces mots, je me sentais lourde d'avoir aspiré le calme de la petite pièce à raconter où mes mots s'étaient dissous.

— Je peux vous poser une question ? commençai-je. Quel lien y a-t-il entre vous deux ?

— Mère et fils, répondit brièvement Yuzuru.

Je fus décontenancée, parce que j'avais imaginé arbitrairement une relation plus hasardeuse.

— Ça fait longtemps que vous avez commencé à travailler ici ?

— Environ un mois, je crois.

— Je ne m'étais jamais rendu compte de l'existence de cet endroit.

— Avant d'arriver ici, nous étions dans un village de montagne un peu plus à l'ouest. Nous voyageons tout le temps, vous savez. Avec la petite pièce à raconter. Dans les villes nous louons une maison vide, la salle de conférences d'une école désaffectée, un marché qui a fait faillite, et nous y installons la petite pièce. Nous avons eu de la chance de pouvoir louer ce bureau de gardiennage, vous savez. La société qui en était propriétaire a fait faillite et nous pouvons utiliser cet endroit qui est si grand. Il y a suffisamment d'espace pour que les gens qui attendent puissent s'asseoir, c'est chauffé et l'on peut même faire bouillir de l'eau. Les endroits aussi confortables sont rares, voyez-vous.

— Pourquoi voyagez-vous ?

Yuzuru cessa de me regarder et suivit du bout de l'index le contour de la poignée de la bouteille thermos. Midori, la tasse à ses lèvres, cligna des yeux plusieurs fois de suite.

— D'une part, le nombre de personnes ayant besoin de la petite pièce à raconter dans une ville est limité..., répondit Yuzuru en choisissant ses mots.

Midori, toujours silencieuse, déglutit avec bruit une autre gorgée.

— ... Et il n'est pas souhaitable que ce soit toujours les mêmes personnes qui l'utilisent sans arrêt. Comme je l'ai dit tout à l'heure, ça malmène certains nerfs. C'est cela qui permet ce sentiment agréable, de libération et de règlement des problèmes, mais il n'est pas utile de raconter longtemps pour avoir un bon résultat. C'est plutôt le contraire. La petite pièce ne peut être utile qu'à un moment précis de la vie de la personne concernée. C'est pour cette raison que nous allons dans le plus de villes possible.

— Que se passe-t-il quand on reste longtemps dans la petite pièce ?

— Sans doute se produit-il un déséquilibre nerveux qui conduit à une situation difficile. Je ne peux vous en parler plus en détail dans la mesure où ça ne m'est jamais arrivé. Peut-être que, retenu prisonnier par l'atmosphère, le temps et la lumière qu'elle renferme, on n'est bientôt plus capable de revenir dans le monde extérieur ?

Troublée par la manière un peu exagérée qu'il avait de s'exprimer, je ne savais pas comment aller dans son sens.

J'eus l'impression d'une présence derrière la porte. Yuzuru alla jeter un coup d'œil par l'entrebâillement et revint aussitôt.

— C'est un visiteur.

— Vous n'avez pas besoin d'aller près de la petite pièce pour l'accueillir, lui expliquer et recevoir l'argent ?

— Non. En général nous restons ici. Je n'aime pas être là-bas, on donne l'impression de surveiller. En plus, tous ceux qui viennent savent à quoi s'en tenir. Ils n'ont pas besoin d'explications. Ceux qui comme vous posent sans arrêt des questions sont l'exception.

— Oh, je suis désolée, m'excusai-je, et Midori secoua la tête d'un air sérieux comme si elle voulait dire : « Mais non, ne le soyez pas. N'y faites pas attention, je vous prie. »

Midori ne parlait pratiquement pas. Elle était immobile, les jambes serrées, les mains posées sur les genoux, le dos un peu voûté.

Elle ne paraissait pas insensible à notre conversation, au contraire, ses yeux réagissaient avec beaucoup de sensibilité. Elle se contentait de rester modestement en retrait pour ne pas troubler l'atmosphère. Comme dans le vestiaire de la piscine, elle avait des vêtements et une

coiffure ordinaires. On aurait dit qu'ayant trouvé un interstice invisible dans l'atmosphère de la pièce, elle s'y était glissée. Non seulement je n'ignorais pas sa présence, mais j'aurais même voulu parler un peu plus avec elle, et je trouvais cette particularité étrangement sympathique.

— Euh... Je vous offense peut-être en parlant de cette manière, mais tous les deux vous n'avez pas grand-chose d'autre à faire que de rester là, n'est-ce pas ? questionnai-je avec hésitation.

Yuzuru éclata joyeusement de rire.

— Exactement. Nous cherchons un endroit pour la petite pièce à raconter, nous l'installons, et après nous nous contentons d'attendre. C'est simple comme travail, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas aussi simple que vous le dites. Même si la petite pièce est facile à monter, je pense que votre rôle est plus complexe, de la même manière que sa fonction est infiniment plus profonde.

— Ça, qu'en dis-tu, maman ?

Yuzuru regarda sa mère pour la première fois. Midori pencha la tête avec empressement, pensive.

— J'en fais encore moins que Yuzuru. je trouve. D'ailleurs, vous voyez bien que c'est lui qui nous a servi le thé.

Et elle but le reste de sa tasse.

— Nous sommes toujours en train d'attendre. Nous ne faisons aucune publicité. Les gens qui en ont besoin arrivent tout seuls jusqu'à nous. La petite pièce à raconter est ouverte toute l'année, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle accepte n'importe qui à n'importe quel moment. C'est pour cela que je ne m'en éloigne jamais, que je mange, lis et dors ici. Même si de temps en temps je me fais remplacer par ma mère. Un paisible gardien.

Il nous versa à nouveau du thé.

Je pensai que le mot « gardien » était parfait. Il veillait tranquillement à ce qu'une chose continue à exister sans changement. Parfois il la réparait un peu ou l'entretenait mais ne la modifiait pas. ne lui ajoutait rien de nouveau. Il la chérissait, dans une attitude qui ressemblait aussi à celle de la prière. Autour, le temps qui ne s'écoulait plus stagnait en plusieurs couches. Si des visiteurs se présentaient, il les acceptait avec joie, mais n'avait pas le cœur troublé si on l'ignorait. Il se contentait de centrer paisiblement son regard sur elle... Un gardien comme ça.

Yuzuru était pâle, sans doute parce qu'il ne sortait pas. Sa peau translucide ne cadrait pas avec sa corpulence tout en muscles.

Ses cheveux paraissaient souples, ses doigts purs, ses oreilles pouvaient tout entendre, ses lèvres étaient pleines de gentillesse, et solides ses chaussures bien cirées. Tout ce qui le concernait convenait parfaitement à la silhouette d'un gardien.

La conversation s'interrompt un moment. La nuit devenait plus profonde. J'eus l'impression que le poids sur ma poitrine se faisait moins lourd. Midori sortit un sac en papier de sous sa chaise et se mit à tricoter. La laine était toujours aussi sobre, je ne voyais pas d'autre mot pour la qualifier. On aurait dit le corps d'un sweater, mais comparé à la fois précédente, il n'avait pas beaucoup avancé.

— Vous dites que vous voyagez, mais comment transportez-vous la petite pièce avec ses six panneaux ?

Je pensais que c'était impoli de le questionner sans arrêt, mais beaucoup de choses que je voulais à tout prix savoir me venaient à l'esprit.

— On la transporte après l'avoir démontée, pliée et compactée.

Yuzuru mimait avec les mains le geste de replier les planches. J'essayais d'imaginer la petite pièce hexagonale démontée, transformée à la taille approximative d'une valise qu'il pourrait porter à bout de bras, mais ça ne marchait pas.

Je sentis encore une fois la présence de quelqu'un derrière la porte. La personne entrée tout à l'heure dans la petite pièce à raconter venait semble-t-il d'en sortir. Cette fois-ci, Yuzuru n'alla pas jeter un coup d'œil. Qu'aurait-il fait si la personne était repartie sans avoir payé ? Pouvait-on s'occuper d'argent sans une réception digne de ce nom ? En plus, avec une coupe à glace pilée. Certaines personnes en profitaient peut-être pour frauder. Mais Yuzuru comme Midori ne semblaient pas s'en soucier le moins du monde.

J'avais bu assez de thé, je m'étais suffisamment reposée. Le moment était venu de prendre congé.

— Excusez-moi de vous avoir dérangés si longtemps.

Je me levai.

— Mais pas du tout. C'était un plaisir, vous savez.

Yuzuru sourit. D'un sourire d'autant plus pur qu'il fut éphémère.

— Vous pouvez venir quand vous voulez.

— Nous vous attendrons.

Midori posa son tricot sur la table avant de me saluer. Le sac qui contenait les pelotes de laine émit un froissement sec.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

Ainsi accompagnée, je laissai derrière moi le bureau de

gardiennage de la cité.

VI

Avoir raconté dans la petite pièce ne m'apporta aucun changement notable. Nous approchions de la saison des examens, il y avait de plus en plus de travail, et les jours se suivaient dans la précipitation. La crise douloureuse de mon dos en était toujours au même point. Je n'avais pas envie d'aller au cinéma, de boire du saké, ni d'aller acheter des vêtements en solde. Je n'allais même plus au club de sport. Mon seul moment privilégié était ma visite au bureau de gardiennage de la cité en rentrant du travail ou l'après-midi des jours de congé.

Mais d'étranges petits incidents se produisirent. Des incidents qui sur le moment me faisaient froid dans le dos mais qui, si je n'y attachais pas trop d'importance, se faisaient vite oublier.

Tout d'abord, un billet de concert sortit de sous le minifour-toasteur dans la cuisine. À l'époque où ça allait encore entre Michio et moi, nous avions prévu d'y aller ensemble, mais j'avais perdu mon billet. Je ne comprenais pas très bien pourquoi il réapparaissait soudain dans un endroit pareil alors qu'à l'époque, nous avions cherché partout dans l'appartement sans le trouver. C'était le concert d'un célèbre orchestre étranger et son chef que l'on avait rarement l'occasion d'entendre au Japon, Michio se faisait une telle joie d'y aller que je l'avais précieusement rangé à la fin de mon agenda. Je n'avais aucune raison d'oublier quelque chose d'aussi important dans la cuisine. J'essayai de remonter dans mon souvenir, mais en vain.

Finalement, Michio lui non plus n'avait pas assisté au concert. Puisqu'il avait son ticket, il aurait pu y aller seul, mais il l'avait donné à l'un de ses confrères médecins. Bien sûr, il ne m'avait adressé aucun reproche. Sur le moment, j'avais été persuadée que c'était par gentillesse.

Le ticket qui avait changé de couleur, brûlé par endroits, était couvert de taches de graisse, de miettes de pain et de poussière. Il était marqué d'une date sur laquelle on ne pouvait revenir. Je le jetai avec les déchets de nourriture.

Le surlendemain matin, le vent était terriblement fort, j'aperçus quelque chose de blanc qui flottait dans le ciel. D'une manière mal assurée, assez bas. Ce n'était manifestement pas un oiseau, et ça ne ressemblait pas non plus à un simple détrit. J'ouvris la fenêtre, sortis sur la véranda. Alors, comme si elle répondait à un signal, la chose blanche se rapprocha et tomba en virevoltant sur la véranda. En

regardant mieux, je m'aperçus qu'il s'agissait d'un gant en vinyle. Un gant pour les soins médicaux, qu'on utilise lors des opérations chirurgicales et pour toutes sortes de tâches.

Craignant les microbes, je saisis le bord au niveau du poignet. Les cinq doigts ondulaient librement au vent. Il menaçait de s'envoler de nouveau à la moindre inattention. Je l'observai avec attention, mais ne lui trouvai rien de suspect. Il était semblable à ceux que l'on voyait d'habitude à l'hôpital. Simplement, le seul fait qu'un gant médical tombe en virevoltant sur une véranda était suspect en soi.

Michio utilisait sans doute lui aussi ce genre de matériel. Ses doigts, au moment où il sortait de la salle d'opération, étaient pâles et boursoufflés. Les plis gorgés d'humidité étaient profondément creusés, les ongles mous et transparents, et la peau visqueuse comme celle d'une créature marine. C'était avec ces mains-là qu'il me touchait.

Après avoir secoué le gant un moment, je me penchai au-dessus de la véranda, le lâchai. Alors, à nouveau entraîné par le vent, il s'envola je ne sais où.

Le troisième incident eut lieu sur le quai de la gare. J'attendais le train lorsque soudain une inconnue m'adressa la parole.

— Je vous remercie pour l'autre jour. Vous m'avez tirée d'un bien mauvais pas. Voici l'argent que je vous ai emprunté, dit-elle en me donnant une pièce de dix yens.

Elle avait à peu près mon âge, elle était maigre et avait mauvaise mine. J'étais embarrassée, et elle me mit de force les dix yens dans la main.

— Vous devez vous tromper. Je ne me rappelle pas vous avoir donné...

— Si. Je suis sûre que c'est vous. Je vous ai vue de mes propres yeux. Je vous en prie, acceptez. Sinon, je ne serai pas tranquille.

Elle ne cédait pas. Alors qu'elle disait m'avoir vue, je ne me souvenais pas du tout d'elle. Les yeux baissés, elle continuait à se rapprocher de moi.

— Cela m'ennuie, ce que vous faites là...

— Mais enfin, vous travaillez bien à l'hôpital universitaire, n'est-ce pas ? je vous ai emprunté de l'argent pour le téléphone au moment où vous parliez dans le hall avec le professeur Matsumoto. Je suis la personne que vous avez vue à ce moment-là.

J'avais eu un sursaut en l'entendant prononcer le nom de famille de Michio.

— C'était quand ?

— Il y a environ une semaine. Ça m'a vraiment dépannée. J'étais

très ennuyée de ne pas avoir d'argent. Mais maintenant, voyez-vous, j'en ai.

Elle m'avait pris le bras pour glisser de force la pièce entre mes doigts, avant de disparaître précipitamment dans la foule sans avoir levé la tête.

Une semaine auparavant, ce n'était décidément pas possible. Je n'avais pas rencontré Michio dans le hall. De plus, je n'avais jamais prêté d'argent à une inconnue.

Je soupirai, ouvris la main. La pièce était terne et froide.

Les jours où j'allais à la petite pièce à raconter, je passais toujours un moment avec Yuzuru et Midori avant de repartir. Ils me faisaient toujours bon accueil. La plupart des gens qui sortaient de la petite pièce ne semblaient pas vouloir prononcer un mot de plus et partaient aussitôt, l'air grave, mais je ne prenais pas les choses avec autant de sérieux. Par ailleurs, c'était plus facile pour moi de passer un moment avec eux, afin de me réhabituer plus facilement à l'atmosphère extérieure, après celle de la petite pièce.

Comme toujours, Yuzuru préparait un thé chinois tandis que Midori tricotait. Nous faisions pratiquement toute la conversation, Yuzuru et moi, et Midori se contentait de rire, de dire : « Non, non » en agitant la main avec modestie, ou de réfléchir en plissant toutes les rides de son visage. De temps à autre, ils m'offraient des biscuits, des fruits ou des sandwiches. C'était aussi Yuzuru qui préparait tout ça. Il maniait habilement le couteau, manipulait avec soin les ingrédients, composait de belles présentations. Lorsque toutes les assiettes étaient sur la table, Midori posait ses aiguilles et elle était la première à se servir.

Je ne me souciais plus de ce que je pouvais raconter dans la petite pièce. Une histoire me venait à l'esprit dès que je m'asseyais sur le banc. Et aussitôt que mon récit était terminé, j'étais en mesure de comprendre que c'étaient bien là les mots que j'avais cherchés. Je n'étais plus troublée par cette masse qui pesait sur ma poitrine après ma sortie de la petite pièce. Parce que j'avais compris qu'elle allait bientôt être entraînée vers mon cerveau par le flux sanguin, où elle irait se fixer dans un endroit bien précis des cellules de la mémoire qui la retiendraient prisonnière.

Un dimanche matin, je me rendis au bureau de gardiennage de la cité, où je trouvai Yuzuru en train de faire le ménage de la petite pièce.

— J'ai l'impression qu'il va y avoir beaucoup de visiteurs aujourd'hui, alors je me suis dit que j'allais faire le ménage avant que ce ne soit trop tard. Si vous voulez y entrer tout de suite, allez-y. Ça ne m'ennuie pas de le faire après, me dit-il, la serpillière à la main.

— Non, continuez votre travail. D'ailleurs je peux vous aider si vous voulez.

— Vous n'y pensez pas. C'est l'une des rares tâches importantes qui me soient imparties. Mettez-vous à l'aise. J'ai presque fini.

Je m'assis sur une chaise et le regardai faire.

Il trempa la serpillière dans un seau d'eau pour nettoyer l'extérieur. Comme il n'arrivait pas à atteindre la partie supérieure, il enleva ses chaussures pour grimper sur une chaise. La serpillière essorée au maximum, il la passait et repassait verticalement en suivant les lignes du bois.

— Midori ? questionnai-je.

— Partie à la piscine.

— Toujours avec la vieille dame ?

— Hmm, répondit-il sans s'arrêter.

Il avait enlevé son sweater et roulé les manches de sa chemise. Ça n'avait pas l'air très sale, et pourtant il y mettait toute son énergie.

Après avoir ainsi frotté chacune des six parois, il sortit de derrière le seau une boîte métallique ronde et plate.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la cire, évidemment.

Il enleva le couvercle et me montra la boîte avec fierté. Le contenu était translucide, couleur d'ambre.

— De la cire fabriquée tout spécialement pour aller avec la nature du bois.

Cette fois-ci, il en prit sur un chiffon sec et, comme tout à l'heure, se mit à frotter les parois. Une odeur un peu douce, de fruit à coque, se répandit dans l'atmosphère.

— Vous faites toujours le ménage aussi soigneusement ?

— Ça dépend.

— Vos gestes, comment dire... sont très raffinés.

— Vous trouvez ?

— Ils n'ont rien de superflu, ils sont pleins de sincérité. C'est fascinant, je trouve.

— J'aime bien que ça soit propre. C'est tout.

— Ça vous dérange si je vous parle ? Soyez franc, dites-moi si ce nettoyage est une sorte de cérémonie qui doit se dérouler en silence. Dans ce cas je me tairai.

— Vous plaisantez ou quoi ? dit-il en riant.

Les parois s'imprégnaient de cire dans une lente et profonde

inspiration. Je le voyais à la manière dont s'y reflétait le soleil qui pénétrait par la fenêtre. Yuzuru, le regard scrutateur, vérifiait consciencieusement qu'il n'avait pas oublié certains endroits. Il faisait attention à l'extrémité de ses doigts de manière à ne pas laisser de traces superflues.

C'était un doux matin d'hiver de beau temps. Le poêle était éteint mais il ne faisait pas froid. La lumière éclairait avec une égale intensité les barres alignées à intervalles réguliers. Les visiteurs ne semblaient pas venir.

Tout en poursuivant son ménage, Yuzuru me raconta toutes sortes d'histoires sur les endroits qu'ils avaient visités jusqu'alors. Dans une ville du Nord où il y avait beaucoup de neige, ils avaient été impliqués dans un incendie qui les avait obligés à s'enfuir rapidement en transportant la petite pièce ; dans une île, Midori avait été victime d'une occlusion intestinale due à un parasite dans un sashimi de seiche et il avait fallu l'emmener à l'hôpital par hélicoptère ; ils avaient trouvé dans la petite pièce le cadavre d'un chat errant qui était arrivé là ils ne savaient comment, et qu'ils avaient enterré ensemble. Il parlait joyeusement, comme s'il racontait des contes de fées.

— Bon, je vais nettoyer l'intérieur. Attendez-moi.

Il entra dans la petite pièce avec le seau, la cire et la serpillière. J'entendis le bruit de la fermeture de la porte. Je me demandai soudain s'il arrivait à Yuzuru et à Midori de parler eux aussi à l'intérieur.

— Dites ? tentai-je d'appeler.

Mais je n'eus pas de réponse. Comme je m'y attendais, ma voix ne semblait pas y pénétrer. Comme pour l'extérieur. Yuzuru devait certainement frotter l'intérieur jusque dans les moindres recoins. Ça lui prendrait sans doute plus de temps, dans la mesure où il y avait le banc. Et aussi la lampe. La démonter pour en enlever la suie devait être un travail minutieux. L'abat-jour était toujours brillant, il n'y avait pas une ombre sur le verre et l'on voyait l'alcool en transparence. Il devait le faire très bien. Il donnait l'impression d'avoir l'habitude, et il y avait de l'amour dans ses gestes. En tout cas, j'attendis immobile, tournée vers la colonne hexagonale.

Ne me parvenaient ni le frottement de la serpillière sur les panneaux, ni le bruit de l'eau retombant dans le seau. La petite pièce à raconter paraissait tranquille et à l'aise. Il n'y avait pas cette tension palpable lorsque les gens attendaient leur tour pour raconter. Les parois tout juste frottées, fraîches, semblaient capables d'absorber autant de mots que nécessaire.

Comme je le pensais, Yuzuru tardait à sortir. Tout devenait de plus

en plus calme alentour. Le calme ambiant frappait d'autant plus les tympanes que tout à l'heure encore nous étions en train de bavarder gaieusement.

— Dites..., essayai-je encore une fois tout en sachant que c'était inutile, et bien entendu ce fut pareil.

Je commençais à m'inquiéter. Que pouvait-il bien faire ? Le ménage, bien sûr. J'essayai de m'en persuader. Que faire s'il continuait à ne pas sortir ? Peut-être était-il parti dans la ville suivante en accédant à un souterrain secret par une porte dissimulée à l'intérieur ? Faire le ménage était un camouflage et cette petite pièce hexagonale une contrefaçon. Midori était sans doute partie la première. D'ailleurs c'était curieux pour un dimanche qu'il n'y ait pas un seul visiteur. Tout le monde devait savoir qu'hier était le dernier jour. J'étais la seule à être venue parce que je n'étais pas au courant et j'allais rester là toute seule.

Je me sentais oppressée. Mon imagination seule suivait son cours. Je ressentais une tristesse que je n'arrivais pas à réprimer. Je me levai, m'approchai de la petite pièce à raconter. Maintenant que je la voyais comme une contrefaçon, les parois m'apparaissaient étrangement d'une moins bonne qualité qu'avant. J'hésitais à tendre la main vers la poignée en laiton. À cet instant Yuzuru sortit.

— Je vous ai fait attendre, vous m'excuserez, hein ?

Il avait dans les mains le même matériel que lorsqu'il y était entré. Il paraissait toujours aussi frais et dispos. Il avait seulement un peu de transpiration sur le front. Je retirai le bras que j'avais commencé à tendre, troublée de ne savoir qu'en faire.

— Mais non. Ne vous excusez pas. Je ne m'ennuyais pas du tout.

Aucun doute, Yuzuru se trouvait bien devant moi. Ce n'était pas une contrefaçon. Soulagée, j'eus un rire confus.

VII

Il pleuvait cette nuit-là. La pluie était si fine qu'on aurait pu la prendre pour de la brume. De temps à autre des gouttes roulaient sans bruit sur la fenêtre.

Je me réveillai en pleine nuit. J'avais les idées tellement claires qu'il m'était difficile de croire que j'avais dormi jusqu'à ce moment-là. Ma chambre, l'obscurité, la pluie, tout se détachait nettement dans l'espace et le temps. Ce fut, je ne sais pourquoi, ce que je ressentis alors.

Le lendemain se déroulait l'oral de l'examen d'entrée à la faculté de médecine. Je devais aller travailler tôt le matin, pour vérifier que tout était prêt : les pancartes indiquant les salles, les documents de toutes sortes, le thé et les biscuits servis aux professeurs. Ce devait être une journée chargée au cours de laquelle je resterais debout. C'est pour cette raison que j'avais voulu dormir le plus possible.

Et le sommeil ne venait pas. Quand je fermais les yeux, je voyais la pluie. Elle se détachait sur les ténèbres dans un mouvement continuels de haut en bas. J'avais l'impression que si je restais immobile, je finirais par avoir le vertige.

J'eus l'idée d'aller à la petite pièce à raconter. Yuzuru et Midori devaient sans doute dormir, mais ça n'était pas gênant. La petite pièce devait m'attendre. Je quittai la maison après avoir enfilé mon manteau directement sur mon pyjama.

Je suis venue plusieurs fois, mais je n'ai toujours pas mémorisé le chemin à travers les bois. Je me perds toujours. Cette fois-ci c'était encore pire. Au moment même où j'ai décidé de rebrousser chemin, j'ai vu la cité apparaître devant mes yeux. C'est bizarre quand même. Est-ce que c'est seulement parce que je n'ai aucun sens de l'orientation ?

Comme c'est la première fois que je viens aussi tard dans la nuit, j'avais le cœur battant. Je me demandais avec inquiétude ce que je ferais s'il faisait noir et si la porte était fermée à clé. Mais même le poêle est allumé, n'est-ce pas ? Je suis rassurée maintenant.

Je décroisai les jambes pour les recroiser dans l'autre sens, balayai d'un geste de la main les gouttes restées accrochées à mon manteau. Mes pieds nus étaient gelés.

Pendant longtemps j'étais persuadée que je n'étais pas aussi

mauvaise, mais plutôt quelqu'un d'assez gentil. C'est ridicule, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais été arrêtée par la police, je n'ai ni stoppé ni interrompu mes études, je n'ai pas beaucoup d'amis mais j'en ai quelques-uns, je n'ai jamais raté un seul jour de travail ni refusé de faire les heures supplémentaires que l'on me demandait. Mes jours de repos, je vais bénévolement lire des livres d'images aux enfants hospitalisés, et lorsque l'étudiante qui habite à côté de chez moi s'est cassé la jambe, je me suis occupée de ses repas, et puis je donne toujours cent yens quand il y a des collectes sur la voie publique...

Mais ça n'est pas une preuve. La profondeur du cœur humain est sans limites. Je me contentais de batifoler innocemment au bord.

Je ne suis pas en train de dire que je veux devenir quelqu'un de bien ou que l'on doit être quelqu'un de bien. Je ressens seulement que c'est la volonté d'effectuer soi-même la descente au fond de son cœur qui est importante.

Sans doute à cause de la pluie, l'air était plus frais que d'habitude, si bien que je me mis à tousser. Cette toux elle aussi fut absorbée par la colonne hexagonale. Après avoir frictionné un moment ma poitrine, je continuai.

Aujourd'hui je voudrais parler de quelque chose que je n'ai jamais raconté à personne. Je n'ai pas l'intention d'en parler ailleurs qu'ici, et le sujet ne le mérite pas. On peut raconter tout ce que l'on veut ici, ça n'a pas d'importance, n'est-ce pas ? Des histoires d'autrefois comme des rêves du futur, la réalité comme le fantastique.

Il m'a fallu un moment avant de me séparer de Michio. D'abord, j'ai mis beaucoup de temps à accepter ce sentiment de haine. Pas parce que j'espérais encore rester avec lui. Plutôt parce que je pensais que ce sentiment était un passage momentané et que si je patientais encore un peu, l'amour – bien sûr d'une qualité différente de celui d'avant – jaillirait peut-être à nouveau. Je n'avais pas l'habitude et je ne savais pas comment traiter la haine.

Mais j'eus beau attendre, l'amour ne fit pas sa réapparition. Le borbier dans lequel je m'enfonçais devenait de plus en plus profond. L'adversaire contre qui je luttais n'était pas Michio, il était constitué par mes propres sentiments.

Je finis par avoir envie de l'embarrasser et de provoquer sa colère. C'était quelqu'un qui ne perdait jamais son sang-froid. Il était toujours paisible, modéré, réservé. Cela m'était aussi douloureux qu'une conduite déraisonnable. Vous pensez sans doute que c'est enfantin comme réaction, mais je n'y peux rien. En un certain sens, à ce moment-là je faisais mon possible.

Nous étions invités tous les deux au repas de nocé d'amis communs. À côté de moi, Michio ne faisait que parler de refaire nos

fiançailles... « Je crois que le plus tôt sera le mieux. On n'a aucune raison de différer. Ça m'énerve d'avoir cette bague constamment à portée de main. Cette fois-ci on le fera à l'hôtel, ce sera mieux. Tu n'auras pas à faire la cuisine. Et je n'aurai pas à transporter de paella. Je suis sûr que ça se passera bien. Mais tu sais, je ne tiens pas particulièrement à la forme. Ça ne me dérange pas de te donner la bague ici et on en aura terminé avec cette promesse. Tu vois, je me déplace toujours avec. Afin de pouvoir te la donner au moment où tu en auras envie. Tu n'as pas à t'inquiéter, tu sais. Je ne vais pas la perdre... » Il était beaucoup plus bavard que d'habitude. Je me contentais d'acquiescer vaguement, mais ça a fini par m'ennuyer, alors après je regardais distraitemment les assiettes alignées devant moi.

À ma gauche était assis un homme d'une trentaine d'années. Il semblait ne connaître personne et buvait du vin en silence. Personne ne faisait attention à lui.

— Quelle relation avez-vous avec le jeune couple ? lui demandai-je quand Michio se leva pour son discours.

— Je suis un vieil ami.

Sa voix était basse et rauque. Il n'ajouta rien.

— C'est quoi votre travail ?

— Je fais des céramiques.

— Quel genre de céramiques ?

— C'est moi qui ai fait le cadeau pour les invités.

— Ah, je m'en réjouis à l'avance.

Notre conversation s'arrêta là. Il disparut à la fin du repas sans que je m'en aperçoive.

Le cadeau était un soliflore. Gris, rugueux au toucher, légèrement courbe. Il n'était pas particulièrement remarquable, mais l'adresse de l'atelier imprimée sur la boîte mentionnait un endroit proche de la ville où j'avais vécu jusqu'à l'âge de dix ans. Ce n'était pas une raison. Voilà tout. Mais je m'y rendis. Sans but précis, sans calcul, mue par un sentiment confus. Oui, de la même manière que lorsque je suis arrivée ici pour la première fois.

L'atelier était constitué d'un baraquement pratiquement en ruine posé sur un terrain vague qui s'étendait derrière une usine sidérurgique. La tôle ondulée du toit, rouillée, cognait à chaque rafale de vent, la moitié des vitres étaient brisées, et tout était rouge, recouvert de poussière ferrugineuse. Seul le four, à l'extérieur, avait un certain poids.

Je frappai à la porte en contreplaqué, et il apparut aussitôt. Je n'étais pas certaine que ce fût le même qui était assis à côté de moi au

repas de noce. Parce que je n'avais pas pu regarder son visage autant que je l'aurais voulu. J'avais seulement l'impression d'un souvenir fugitif au voisinage de l'épaule.

Je me demande si dans des endroits pareils il arrive souvent que des clients se présentent à l'improviste pour acheter des céramiques. En tout cas, il ne fut pas particulièrement surpris de me voir. Il m'invita tout naturellement à entrer.

À l'intérieur il n'y avait pas de cloisons, c'était une vaste pièce tout en désordre. Une énorme table en pierre, des sacs d'argile, toutes sortes de spatules en bois, brosses, bouteilles de pigments, une bouilloire, des planches, des chiffons, un téléphone, des vieux papiers, et un nombre incroyable d'assiettes, de pots, bols, vases et autres tasses étaient dispersés dans tous les coins. Une bonne partie de tout ça semblait cassé ou ébréché.

Il me parla des matières premières, des trucs de métier, de ses œuvres. Je ne me rappelle absolument pas comment il était habillé – bien sûr ce devait être une tenue de travail quelconque – ni comment était son visage. Je faisais trop attention à mes pas, au milieu de tout ce désordre, afin de ne rien casser.

La seule chose dont je me souviens, c'est de sa voix. Une voix comme un frottement de cordes sur un vieil instrument, qui s'entassait à mes pieds.

Je toussai encore une fois. Je pris le bord de mon manteau, ramenai mes jambes sous le banc. C'est alors que mon dos commença à me faire souffrir. Je soupirai et me tordis pour essayer de trouver une position plus confortable. Je fermai les yeux tout en priant pour que la vague de douleur se retire, sans toutefois m'arrêter de raconter.

Une feuille de plastique bleu recouvrait les vitres brisées, si bien que l'air dans la pièce en avait pris la couleur. Comme on ne voyait pas le soleil, j'avais l'impression que le temps s'était interrompu. Je me demande ce qu'a été le point de départ... C'est bien ce que je pensais, je n'arrive pas à m'en souvenir. Je crois que nos regards se sont brièvement croisés. Ce fut peut-être une illusion. Parce que l'éclat de son regard ne me revient pas. Toujours est-il que nous nous sommes unis là.

C'était la première fois que je faisais ça avec quelqu'un que je ne connaissais pas vraiment. Ce n'était pas une question de bien ou de mal, mais de sensibilité, j'avais toujours pensé que je n'étais pas faite pour ça. Mais sur le moment, je n'ai pas hésité à passer outre aux règles de bon sens que je m'étais fixées.

Ce n'était pas par amour du céramiste, par envie de plaisir, ni pour rompre le lien qui me rattachait à Michio. Je voulais seulement m'enfoncer de plus en plus dans la boue de ma conscience. C'était un

geste nécessaire pour cela.

C'était dur sous mon dos, avec des morceaux de céramique et du sable. Quelque chose m'avait piquée et ça saignait peut-être. Son torse était large, ses bras épais, et sa peau avait un aspect trouble, aux couleurs de la feuille de plastique. Il traitait mon corps avec précaution. Comme s'il voulait me guider gentiment vers le fond du marais obscur. La rumeur de l'usine et le cognement de la tôle ondulée me parvenaient de loin. Je n'avais pas du tout peur.

À un moment, un pot qui se trouvait sur la table tomba et se cassa. Des morceaux arrivèrent sur mes jambes. Je voulus me redresser, inquiète à l'idée de ce qui arriverait s'il s'agissait d'une pièce importante, mais il appuya légèrement ses mains sur mes épaules comme s'il voulait me signifier que cela n'avait pas d'importance.

Je fermai les yeux. Le marais était tiède, la sensation de porter un corps était pesante, tout était saturé de noir à l'infini. La seule chose certaine était ses mains. Des mains pas très propres, de quelqu'un dont je ne connaissais même pas le nom, qui me protégeaient fermement afin de m'empêcher de m'égarer et de ne plus pouvoir revenir en arrière.

Je me demandais pourquoi cet homme avait accepté ce rôle, sans me questionner sur mes raisons, sans élever d'objection. Cela me paraissait curieux, mais je ne le dis pas à haute voix. Parce que j'avais l'impression que dès que je parlerais, l'usine, le four, le plastique des fenêtres, son corps tout volerait en éclats comme le pot un moment plus tôt.

Quand je suis sortie de là, c'était le soir. On ne s'est même pas dit au revoir. On n'a pas non plus agité la main. Je me suis contentée de refermer doucement la porte en contreplaqué. Le soleil couchant était magnifique. La douleur dans mon dos était toujours présente. Sourde, parfois aiguë, elle ne s'interrompait pas. On aurait dit qu'un nouvel être vivant invisible à l'œil nu venait d'élire domicile dans mon dos.

Oui, exactement comme la douleur de maintenant. Cet être vivant a les membres enroulés autour des os de mon dos, il y colle son torse et ses joues, y souffle son haleine douloureuse. Tant de fois, tant de fois, tant de fois...

Incapable de le supporter davantage, je m'accroupis sur le sol, attrapai la poignée. Je me laissai aller vers l'avant tout en poussant la porte. Je déboulai à l'extérieur dans un vacarme épouvantable.

Yuzuru et Midori étaient venus m'aider à me relever. Ils me transportèrent sur le lit de la pièce du fond.

— Que s'est-il passé ?

À mon chevet. Yuzuru me dévisageait. Midori voulut m'enlever

mon manteau.

— Non, s'il vous plaît, laissez-moi comme ça. Dessous, je suis en pyjama.

Je voulais sourire, mais ma bouche se tordit.

— Vous avez mal quelque part ?

— Au dos... Mais ça va. Ça va tout de suite passer. Ça m'arrive souvent, vous savez.

Je me tournai sur le côté, me mis en boule de manière que mon corps soit le plus petit possible.

— J'ai des antalgiques si vous voulez. Mais c'est peut-être mieux de ne pas prendre de médicaments.

Yuzuru, qui avait ouvert le tiroir du placard à vaisselle, sortait toutes sortes de flacons.

— Si, je vais en prendre.

L'antalgique était un comprimé blanc assez gros. J'en pris trois. Midori passa de l'autre côté du lit et me caressa le dos.

— Excusez-moi.

— De rien. De rien. Ne vous en faites pas et reposez-vous tranquillement.

Sa main dans mon dos était tiède, et petite.

Après avoir rangé le verre dans lequel j'avais bu le médicament, Yuzuru, qui semblait chercher s'il y avait quelque chose d'autre à faire, approcha finalement une chaise à mon chevet et s'assit.

— À l'intérieur de la petite pièce à raconter, je n'ai pas fait de mouvements intempestifs, et je n'ai pas non plus soulevé de lourdes charges, vous savez. Je me suis contentée de raconter. Et mon dos a commencé à me faire mal. C'est bizarre, vous ne trouvez pas ?

— Pas du tout. S'enfermer là-dedans est une tâche beaucoup plus ardue que vous ne le pensez.

— Aujourd'hui, voyez-vous, j'ai raconté quelque chose d'assez délicat. Ce n'est pas une histoire difficile, mais c'était lourd, il n'y avait pas de porte de sortie, et plus je la mettais en mots, plus c'était pénible...

— Non...

Yuzuru posa son index sur mes lèvres.

— ... Il ne faut pas parler aux autres de ce que vous avez raconté là-dedans. Parce que ça enlève toute signification au fait que vous y soyez entrée.

Je hochai la tête et ravalai la suite de mes paroles.

— Heureusement que vous étiez encore réveillés. Toute seule, je

n'aurais pas supporté la tristesse, dis-je pour changer de sujet.

— Nous ne dormons pas tant qu'il y a des visiteurs pour la petite pièce à raconter.

— Ah, c'est vrai. Je n'ai pas encore payé pour aujourd'hui.

— Ce n'est pas grave, vous le ferez plus tard.

Il devait sans doute penser que s'il parlait trop fort, ça allait se répercuter sur mon dos, si bien que, profondément penché en avant, il chuchotait, son visage tout près du mien. La silhouette de Midori n'entrait pas dans mon champ de vision, mais grâce à sa main, je sentais nettement sa présence.

— Combien de temps la petite pièce à raconter va-t-elle encore rester ici ? murmurai-je pour moi-même.

Yuzuru, le menton dans sa main, jeta un coup d'œil à Midori. Elle continua à caresser mon dos en silence.

— Je ne le sais pas très bien moi non plus. La seule chose claire, c'est que le moment viendra.

— Vous savez quelle sera la prochaine ville ?

— Pas encore. Ça se décide naturellement pendant le voyage. On est attiré par le magnétisme de l'endroit.

— Vous ne pouvez pas rester éternellement ici ?

Pour toute réponse, il sourit et prit mes mains. Je pensai que c'était la première fois que je le touchais. J'avais le sentiment que Yuzuru et Midori enveloppaient mon corps entre leurs mains. Derrière la fenêtre, la pluie était toujours là.

— Vous avez déjà eu des gens qui vous faisaient la même demande que moi, non ?

— Bah, vous savez, comme je vous l'ai déjà dit, il n'est pas souhaitable de s'y enfermer plus que nécessaire. Ce n'est pas une question de temps, mais de moment. La plupart des gens savent instinctivement comment se comporter avec la petite pièce à raconter. Vous aussi, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas trop confiance en moi, vous savez.

— Ça va aller, vous verrez.

Midori acquiesçait. Même si je ne la voyais pas, je le savais à la sensation de ses mains.

— Je vais être très triste de ne plus vous voir tous les deux.

Je lui serrai fortement les mains à mon tour.

— Nous aussi nous serons tristes, vous savez.

— Alors pourquoi partez-vous ?

— Loin d'ici, il y a également des gens qui attendent la petite pièce

à raconter.

— Vous en êtes les fidèles gardiens, n'est-ce pas ?

— Ça nous rend heureux que vous disiez ça.

— J'irai vous voir. Même si vous allez dans une autre ville, j'irai vous voir tous les deux. Dites, vous voulez bien ?

— Quand j'étais enfant, chaque fois que je changeais d'école, mes camarades me disaient la même chose. J'irai te voir. Je te jure que j'irai te voir. Mais en réalité, pas un seul ne le faisait.

— Non. Moi je ne mens pas. Dès que vous serez dans l'endroit suivant, faites-moi signe. Je vous en prie.

Yuzuru n'acquiesça pas, mais ne secoua pas non plus la tête négativement. Il se contenta d'approcher un peu plus son visage avec son habituel sourire fugitif. Son souffle atteignait mes mains.

— J'attendrai. Midori, je compte sur vous, n'est-ce pas ? Vous ne voulez pas que nous allions ensemble à la piscine un de ces jours ? Si ça ne vous dérange pas. Le pompon de votre bonnet de bain est très mignon, vous savez. Vous l'avez fabriqué vous-même ? Ah, je me sens bien. Chaque fois que vous passez votre main, la douleur s'en va un peu plus. Ça doit vous fatiguer. Je vous remercie vraiment. Reposez-vous maintenant, je vous prie. Et vous aussi, Yuzuru. L'aube ne va pas tarder à arriver, voyez-vous. Au matin, il y aura à nouveau beaucoup de visiteurs. Je ne sais pas comment vous remercier de vous occuper si bien de moi. Il me semble que je commence à avoir envie de dormir. Serait-ce le médicament de tout à l'heure qui fait de l'effet ? Je suis toute légère, je me sens bien. Vos mains, Midori, et votre souffle, Yuzuru, sont très agréables. Ça devient difficile de garder les yeux ouverts. Je peux les fermer ? Excusez-moi si je m'endors. Et si je suis la seule... Je voudrais bien voir Yuzuru en train de transporter la colonne hexagonale. Il est certainement efficace. Appelez-moi au moment du déménagement. Je vous aiderai. La mer de sommeil arrive à mes pieds. C'est fini. Je voudrais bien rester éveillée... Je voudrais savourer encore un peu votre présence... C'est dommage. S'endormir par une si belle nuit... vraiment... dommage...

VIII

Lorsque j'ouvris les yeux, ils avaient disparu tous les deux, J'étais couchée dans la même position que la veille, en boule, les bras repliés sur ma poitrine, mais les caresses sur mon dos et la tiédeur qui enveloppait mes mains avaient disparu.

Je me redressai lentement. Je n'avais plus mal nulle part. Le soleil matinal entra à travers un interstice des rideaux tandis que les oiseaux gazouillaient dehors. Je secouai la tête, m'étirai, inspirai profondément. Mon manteau était tout froissé. Je jetai un coup d'œil à ma montre avec l'impression d'avoir dormi un temps incroyablement long, mais la date n'avait avancé que d'un seul jour.

Au fur et à mesure que mes idées devenaient plus claires, je me rendais compte que la pièce avait changé d'aspect. La vaisselle sur les étagères, les livres dans le carton, les aiguilles et la laine dans leur sac en papier avaient disparu. L'évier, le gaz et la table étaient propres et bien rangés.

— Midori... Yuzuru..., essayai-je d'appeler.

Ma gorge était enrouée et ma voix sortait mal. Il n'y eut pas de réponse.

Lorsque j'ouvris la porte, le soleil matinal était si fort que mes paupières en furent endolories. Les chaises tubulaires et les tables pliantes alignées en désordre baignaient dans la lumière. Le ciel qui se reflétait sur les vitres était pur et les feuilles des arbres, encore mouillées par la pluie, étincelantes. Je clignai plusieurs fois des yeux, cherchai du regard la petite pièce hexagonale. Mais j'eus beau scruter l'endroit où elle aurait dû se trouver, je ne la vis pas. Il y avait un trou à la place.

Je m'en approchai. J'aurais dû trouver là les six parois et la poignée en laiton... Je tendis le bras. Mes doigts mal assurés ne saisirent que le vide. Debout au milieu du trou, j'essayai de retrouver le souvenir de la petite pièce. La flamme de la lampe, l'air épais qui absorbait les mots, le toucher du banc, le calme écrasant... Aucune de toutes ces choses si fraîches ne revenait à la vie.

En regardant à mes pieds, j'aperçus de légères traces sur le sol. Il me semblait que si je les reliais l'une à l'autre, elles délimiteraient un hexagone. S'étaient-elles formées au moment où ils avaient emporté la petite pièce ? Je les effleurai du bout de ma chaussure. Elles se

dissipèrent comme de la fumée.

Seule la coupelle à glace pilée était posée sur la même table que la veille. Elle paraissait esseulée et triste comme si elle avait été abandonnée. Le soleil matinal en éclairait la bordure goudronnée. Il n'y avait rien à l'intérieur. Je la glissai dans ma poche. Je la caressai avec précaution à travers mon manteau pour qu'elle ne se brise pas. Il me semblait que ce geste était le seul moyen de me rappeler que la petite pièce à raconter avait bel et bien existé en cet endroit.

Et un jour, environ trois semaines plus tard, j'aperçus la vieille dame à la piscine. Elle nageait silencieusement dans le couloir du milieu. Je m'en rapprochai rapidement.

— Savez-vous où est partie la petite pièce à raconter ? Je me demande où se trouvent Midori et Yuzuru. Si vous aviez la moindre indication à me donner, ce serait bien. Pourriez-vous me dire ce que vous savez ? Ça m'est insupportable que tout disparaisse ainsi. Vous pensez la même chose, n'est-ce pas ? Puisque nous avons saturé cette petite pièce de nos propres paroles. J'aurais voulu en garder une trace, si infime soit-elle. Je me demande où je pourrais aller pour les retrouver. Dans cette petite pièce hexagonale...

À ce moment-là, la vieille dame sortit prestement un bras de l'eau et posa son index sur mes lèvres. Des gouttes tombaient de l'extrémité de son doigt.

Je me rappelai que Yuzuru avait eu le même geste. Il ne fallait pas raconter n'importe quoi à l'extérieur de la petite pièce. C'est en disant cela qu'il avait clos mes lèvres.

La vieille dame me fixa un moment en silence puis elle baissa le bras, me tourna le dos et, après une grande inspiration, s'enfonça sous l'eau. De petites bulles remontèrent à la surface. Et doucement, sans faire de bruit, elle se mit à nager la brasse. Elle s'éloigna à la nage, infiniment loin.